Tristan Bernard

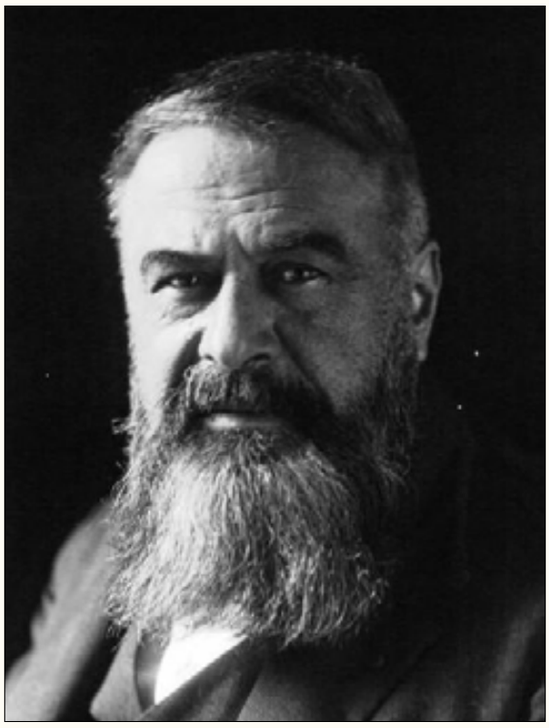
Le Taxi fantôme

nouvelle

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Tavik František Šimon (1877-1942), *Boulevard parisien la nuit* (1910).



Tristan Bernard en 1923.

LE TAXI FANTÔME

I

LA GUERRE ET QUATRE ANS avaient fait de ce jeune lycéen un lieutenant d'artillerie aux larges épaules, et transformé en une grande demoiselle blonde une petite fille de mil neuf cent quatorze, Marie-Louise Dacquin, la fille du banquier. L'artilleur, c'était Jacques Arnaud Lambelle, le fils de l'historien.

Ils se rencontraient, ce soir-là, chez madame Alban, dans une célèbre salle à manger littéraire où l'on invitait des académiciens souriants et féroces, pour les mettre en présence des candidats à l'Académie, qui arrivaient la gorge découverte, tels, jadis, les clients du Minotaure.

La période électorale s'était ouverte par la disparition du philosophe Claudis, passé d'une immortalité provisoire à un trépas bien révolu. Pierre Lambelle, l'historien, et Pachol, l'ancien ministre, avaient posé chacun une main d'emprise sur le fauteuil de Claudis, où s'étaient assis pesamment, au cours de trois siècles, quelques écrivains célèbres et une douzaine de graves personnages oubliés.

La maîtresse de la maison détestait Pachol depuis qu'un jour il avait laissé sans réponse une demande de cartes pour la Chambre. Aussi favorisait-elle la candidature de Lambelle, et l'avait-elle invité ce soir-là, en même temps que deux académiciens influents.

Le fils Lambelle, à table, s'était trouvé placé à gauche de mademoiselle Dacquin, dont il s'occupa bientôt exclusivement, car son autre voisine était une vieille fille vorace qui ne cessait de mâcher de la nourriture, en remuant de fond en comble son visage bistre sous les deux moustaches de ses sourcils.

Marie-Louise, à un moment, tourna légèrement la tête et il sembla à Jacques que la ligne de son cou était d'une grâce sans égale. Il décida – un bon vin de Bourgogne aidant – qu'il aimerait pour la vie cette personne. En conséquence de quoi, à part celui-là, il lui dit tous les secrets de son cœur.

La guerre ne l'avait mûri qu'en partie : il y avait pris de l'énergie, de la force de décision en face du danger brutal. Aussi ne se sentait-il que plus ingénu dès qu'il parlait à une femme, car il avait conservé son âme de dix-sept ans. Il ne manquait pas, bien entendu, de théories sentimentales très savantes, et ne se faisait pas faute de préparer, dans son esprit, des conquêtes méthodiques. Il était admirable dans le jeu de salle, mais, une fois sur le terrain, c'était autre chose... Il oubliait toutes ses théories, toutes ses préparations, toutes ses méthodes. Par paresse, tout de même un peu par amour de la franchise, il ne savait que vider en désordre tout le contenu de sa pensée. Son charme opérerait seul, et vaincrait s'il en avait la force. Il n'était plus question de le surveiller ni de le régler.

Marie-Louise Dacquin avait vu, naturellement, sur la poitrine de son voisin les deux palmes de la Croix de guerre.

— Seriez-vous un héros ?

— Je n'en sais rien.

— Comment ? vous n'en savez rien ?

— C'est vrai. Par moments, je me dis que c'est possible, et, d'autres fois, je pense : « Après tout, ai-je été vraiment brave ? »

— Et ces deux citations ?

— À mon avis, je ne les ai pas méritées... Il y en a d'autres que j'ai méritées et que je n'ai pas eues... Tout ça, ça se compense... À moins que ce soient mes chefs qui aient bien jugé et que ce soit moi qui me trompe. C'est possible. Après tout, ça m'est arrivé de me tromper, et sérieusement : j'ai eu peur à des moments où il n'y avait pas de danger ; et, à d'autres heures, où pourtant c'était grave, je passais à travers sans m'en apercevoir.

— Vous étiez dans l'artillerie ?

— Dans l'artillerie de tranchée.

— Vous avez été quelquefois très malheureux, j'en suis sûre ?

— Des fois... Puis, d'autres fois, pas... Maintenant, je ne sais plus...

Marie-Louise, l'écoutant, ne se disait pas : « Comme c'est juste ! » Elle ne se demandait pas si elle approuvait ou non ses paroles : elle approuvait son abandon. Elle en était charmée et s'abandonnait, en retour, comme on laisse une main heureuse dans une main loyalement tendue.

— Ce monsieur, là-bas, c'est votre père ? demanda-t-elle.

— La barbe grise courte ? Oui, c'est papa.

— Il a écrit de beaux livres, dit Marie-Louise.

— Vous les avez lus ?

— Quelques-uns...

— Vous n'en avez lu aucun. C'est vrai pourtant qu'il a écrit de beaux livres : *Pierre le Cruel, Henri III, Mazarin*... Il faudra tout de même que vous lisiez ça. Ça n'est pas embêtant.

— Et il se présente à l'Académie ?

— Oui, mademoiselle. Et je trouve que ça ne lui ressemble pas.

— Pourquoi ?

— Parce que papa est vraiment un esprit libre... Non pas qu'il se promène dans les rues en criant : « Vive la liberté ! » Non ! papa est libre, sans affiche, sans placard, tout simplement parce que, dans son travail, il ne pense qu'à une chose : à être clairvoyant. Il ne laisse diriger sa pensée ni par ses amis ni par ses ennemis. Mais, pourquoi, lui, cet individuel, se présente-t-il à l'Académie ? à l'Académie où l'on ne fait guère que du travail d'équipe et qui, depuis 1914, s'est réquisitionnée pour la Défense nationale, pour fabriquer des idées de guerre en quantités mêmes supérieures à celles qui lui étaient demandées ? Qu'est-ce qu'il va faire là-dedans ? ... Je ne dis rien. Ce n'est pas à moi à lui présenter des observations ; il fait ce qui lui plaît... Et puis je pense aussi qu'il a une tête solide : l'Académie ne l'abîmera pas. D'ailleurs, ce qui abîme surtout, ce n'est pas tant d'être académicien que d'être candidat. Papa ne sera candidat qu'une fois. S'il prend la bûche, il laissera ça tranquille. Mais ce qui m'étonne, c'est qu'il y tienne.

— Moi, je comprends qu'on y tienne.

— Parce que vous êtes comme lui : vous voyez l'Académie dans un nuage doré, comme un paradis. C'est vague, c'est haut, c'est brillant. Mais il ne faut pas oublier que l'Académie se compose d'académiciens... Je me rappelle certaines salles de restaurants où l'on soupait. C'était étincelant, à condition de ne pas regarder les soupeurs un par un.

— Monsieur Lambelle sera élu, vous n'en doutez pas ?

— Hé ! hé ! c'est qu'il a un terrible adversaire, un homme politique, un ancien ministre, monsieur Pachol lui-même... Vous avez entendu parler de lui ?

— Oh ! souvent !

— Il a eu de grands succès politiques, mais cela ne lui suffit pas ; il veut être un homme de lettres. Comme homme politique, je ne sais pas au juste quelle est sa valeur, mais serait-il un homme d'État épatant, ça n'a rien à voir avec la littérature. Pourquoi chacun ne reste-t-il pas chez lui ? Les politiciens ne se confondent pas plus avec les écrivains qu'un fondeur de bronze avec un sculpteur. Un homme politique n'est jamais qu'un penseur industriel, et un écrivain, s'il fait de la politique, n'est, la plupart du temps, qu'un homme d'État de laboratoire... Ah ! ce Pachol ! j'ai l'air de le dédaigner, hein ? Eh bien, ce n'est pas vrai...

— Vous ne le dédaignez pas ?

— Non, mais je le déteste. Mes sentiments pour lui ressemblent beaucoup plus à la haine qu'au mépris. Je n'aime pas cet homme qui a passé toute sa vie à des guerres sourdes. Il a sa solde des gaillards sans moralité, comme ce docteur Nervat, que je connais...

— Oh ! comme vous avez l'air dur en prononçant son nom !

— J'ai mes raisons. C'est un gaillard que je retrouverai, une espèce de Sarrasin terrible, sans aucun scrupule. Je connais un peu cet individu, parce qu'il se trouve que mon téléphoniste de là-bas était précisément jadis son secrétaire ; alors il m'a raconté sur lui des choses extraordinaires, presque incroyables. Enfin, celui-là, c'est une espèce de bravo, et il n'est pas tout le temps, comme Pachol, à afficher de grands sentiments. Quand je pense que ce Pachol, cet orateur édifiant, a passé sa vie à combattre ses adversaires avec toutes les armes défendues par la Conférence de la Haye, au risque d'empoisonner son propre jugement par des retours de gaz ! Il prétend, par principe, que son adversaire est de mauvaise foi ; à force de le prétendre, il finit vraiment par le croire. Supposer son adversaire de mauvaise foi, ce n'est pas le moyen d'arriver à la clairvoyance ! Il est vrai que la clairvoyance, ce n'est pas l'idéal des politiciens. Ils font un travail exactement contraire à celui des gens de lettres. Les vrais écrivains sont passionnés pour leurs idées, mais c'est une fois qu'ils les ont comprises, adoptées, confrontées avec les idées adverses. Les politiciens ne comparent pas les idées, ils les opposent... Mais je vous raconte des tas d'histoires qui vous rasent ?

— Non, non, dit Marie-Louise, enchantée qu'on lui parlât si longtemps, et pour elle toute seule...

Cependant, on se levait de table. C'est, bien souvent, le signal du divorce entre le voisin et la voisine que le caprice impérieux de la maîtresse de maison a enchaînés pour une heure et demie. Mais Marie-Louise Dacquin et Jacques Lambelle ne se séparèrent point. Même, une bonne mise en pratique du système D leur fit découvrir un petit coin de salon où deux fauteuils avaient été placés tout près l'un de l'autre, par l'intervention évidente du destin.

— Monsieur Pachol est plus jeune que monsieur Lambelle ? demandait Marie-Louise.

— Sensiblement. Il a à peine soixante ans. Mais, à l'Académie, ce n'est pas comme au métro. On ne cède pas sa place aux messieurs plus âgés... Et puis monsieur Pachol ne cède sa place à personne. Il n'a pas le temps d'attendre : sa médiocrité peut être révélée d'un instant à l'autre. Il tient compte également des fluctuations de la politique. L'eau est bonne aujourd'hui. Mais qui sait si dans six mois ? ...

— C'est en somme un monsieur qui veut bien ce qu'il veut...

— Ce Pachol, continua Jacques, appartient à la génération qui naquit autour de 1860. En 1880 et les années qui suivirent, se proposèrent à l'admiration publique bien des jeunes hommes desséchés, des snobs de la méthode scientifique, qu'eux-mêmes, d'ailleurs, comprenaient mal. C'est l'époque où l'on parlait de l'organisation savante de l'existence et de la lutte pour la vie. Ils parlaient de ça comme des savants parvenus qui ne cultivent que le petit bout de jardin de devant leur maison, ce bout de jardin que tout le monde voit de la rue, (seulement, sur l'autre face qu'on ne voit pas, quel vaste terrain en friche !) ...

... Ils avaient toujours à leur disposition, comme fournisseurs intellectuels, de jeunes savants hâtifs, pressés de breveter des idées. Oh ! les jeunes docteurs trop pressés ! Un vrai savant hasarde une hypothèse sur les farineux ou les pâtes alimentaires : un jeune docteur se précipite sur cette hypothèse prudente et en fait une loi absolue à laquelle, naturellement, il attache son nom. Ces as politiques ou autres de la classe 1880 et des classes voisines n'agissaient qu'en vertu de prétendues lois scientifiques. La loi à la mode, c'était celle de la lutte pour la vie, le *struggle for life,* comme ils aimaient à dire. Les écrivains de valeur n'hésitaient pas à organiser leur publicité comme des marchands de chocolat. Ils affichaient leurs ambitions avec un cynisme doctoral. Ils montaient devant les foules au mât de cocagne de la gloire ; seulement, comme ils le sentaient glissant, ils s'arrangeaient pour ficher de place en place de petits crans d'arrêt, des grades de la Légion d'honneur, des titres de l'Institut. Ils se disaient ainsi : « Si je dégringole de là-haut, je ne descendrai pas plus bas ; ce sera toujours ça d'acquis. » Voyez-vous, ces gens-là ont toujours vécu avec une peur affreuse d'être des ratés. Plusieurs d'entre eux sont morts dans des honneurs magnifiques. Hélas ! hélas ! Ça ne les empêchera pas d'être des ratés de la postérité ! Il ne faut pas trop toucher d'avances sur sa gloire ; il vaut mieux avoir un compte en retard. Papa, vous le voyez, a près de soixante-dix ans et, jusqu'à l'âge de soixante ans, c'était un raté... Oui, on peut bien le dire, maintenant qu'il est célèbre. Mais, que voulez-vous ? Il risquait le tout pour le tout, lui. Il risquait carrément d'être un raté pour obtenir un jour la grande gloire. Seulement, maintenant, il vieillit ; il se lasse ; sa confiance tombe un peu... Alors il se présente à l'Académie. Ce sera pour lui un petit refuge à mi-côte... C'est ainsi que j'explique sa détermination, que je ne discute pas. Il désire être de l'Académie ? Je souhaite donc ardemment qu'il y entre.

— Vous l'aimez bien, votre papa ?

— Oui, je tiens à ce qu'il soit content. Mais ne me croyez pas meilleur que je suis. Ce n'est pas seulement le succès de papa que je souhaite, c'est l'échec de Pachol. Ce Pachol, c'est un gaillard encore très vert et très remuant. Il appartient à la génération, dont je parlais tout à l'heure, de ces gens secs par principe, qui ont vu, en avançant en âge, que la sécheresse « ne rendait pas » et qui se sont mis à l'ingénuité, à la spontanéité, à l'enthousiasme. Trop tard, messieurs ! un peu trop tard... Vous les avez vus pendant la guerre, pendant les premiers mois, au moment de la grande passion ? Leur voix ne détonait pas dans le concert ; puis une fois que le ton des soldats a changé, le leur est resté le même, parce que c'était un ton de consigne. Alors, on a remarqué que leur passion, un peu essoufflée, criait faux. Un mauvais chanteur, un chanteur sans âme est bien capable d'abîmer un bel air de musique. Ils ont failli nous dégoûter des plus nobles sentiments, rien qu'à la façon dont ils les traduisaient... Vous avez déjà visité des forceries ?

— ... Où l'on fait pousser des fleurs et des fruits extraordinaires ?

— Les plantes de forcerie, ce n'est pas le produit de la terre et du soleil, c'est l'œuvre artificielle d'un pépiniériste rhumatisant. Moi, je n'aime pas les forceries, ni de fruits ni de sentiments... Tenez, à force d'aimer mon prochain comme moi-même, je finissais par me détester... Voilà où m'amenaient ces vieux boute-en-train. En faisaient-ils des déclarations et des protestations ! « Ah ! si je n'étais pas si âgé ! Si j'étais mieux portant ! Comme je serais parti... là-bas, avec vous ! »

— Oui, j'ai un oncle qui disait toujours cela à mon frère.

— Mais pourquoi n'est-il pas parti là-bas une bonne fois, si ça lui faisait tant plaisir ? On aurait eu égard à son âge... Écoutez, s'il y a une autre guerre, ce qu'à Dieu ne plaise ! il faudra être agréable à ces pauvres quinquagénaires et sexagénaires. Il faudra former pour eux des corps spéciaux où ils seront entourés de petits soins ; ils auront à leur usage un personnel sanitaire de choix. On les logera, ces volontaires vénérables, dans des cantonnements de premier ordre, parfaitement aménagés contre les courants d'air, absolument préservés de l'humidité. Et même il sera bon de leur épargner de longs séjours dans les tranchées : on ne les emploiera que comme troupes de choc...

— Vous êtes méchant...

— Mais non, puisque c'est pour leur être agréable ! Et puis, quels magnifiques soldats nous aurons en eux ! La force morale, – l'ont-ils assez répété ? – est un grand facteur de la victoire. Or, à en juger par ce qu'était leur force morale au coin du feu, quel développement prodigieux va-t-elle prendre dès qu'ils seront face à face avec un ennemi détesté...

— Mais c'est que vous êtes très méchant !

— Oui, je suis devenu un peu méchant. C'est-à-dire que j'ai perdu cette condescendance du fils de famille, du bon fils de famille satisfait que j'étais avant la guerre... Je ne marche plus dans cet échange perpétuel de rhubarbe et de séné qui se pratique entre les braves classes dirigeantes. Et puis, j'ai rencontré des gens de toutes sortes ; j'ai vu que le monde était un peu plus large que je le croyais ; que la politesse, la bonne éducation, la sociabilité, ça pouvait se pratiquer dans un enclos beaucoup plus vaste, et que la fraternité n'est pas un sentiment si vulgaire et si vide de sens que le croient certains écrivains, qui tiennent, sur le retour de leur âge, à paraître bien élevés. Moi, voyez-vous, il ne faut pas que je vienne trop souvent dans le monde, parce que cela me donne des idées de rébellion. J'ai envie de bousculer des tas de petits pots de fleurs... Si jamais on vous apprend que j'ai commis un crime, il ne faudra pas vous en étonner.

— Vous plaisantez ?

— Mettons un acte d'indépendance un peu violent... N'en soyez pas surprise, je vous en prie.

— Si, j'en serais surprise... ! Et même très... mécontente.

— Promettez-moi, en tout cas, de m'entendre avant de me juger ?

— Non, je ne vous entendrai pas si vous faites quelque chose de mal. Je ne veux pas que vous fassiez quelque chose de mal...

— Mais si ce n'est pas quelque chose de mal ? dit Jacques. Si c'est simplement quelque action que l'on jugera défavorablement – mais à tort...

— Cela non plus, je ne veux pas... Vous allez me promettre...

La conversation continua dans de gracieuses futilités. La grande route, où ils s'étaient avancés tous les deux, n'était qu'en voie de construction. Pour le moment, elle s'égarait encore dans des champs, d'ailleurs fleuris. Il en eut d'abord de l'ennui, car c'était un jeune homme impatient et qui voulait entraîner tout de suite dans le monde de ses idées cette aimable personne qu'il venait d'élire. Puis elle fut si gentille qu'il en oublia ses regrets.

Quand Marie-Louise prit congé de lui, après l'avoir invité à un thé prochain, il resta tout songeur et tout heureux. On n'avait jamais vu un jeune homme aigri avec des yeux si clairs et un sourire aussi fredonnant. Il répondit un peu étourdiment à diverses personnes, serra mollement la main d'une vieille cousine qui l'adorait, en eut une vague conscience, et, pour se rattraper, donna un bonsoir plein d'effusion à un vieillard antipathique...

— Tu connais bien Jacques Lambelle ?

Marie-Louise ne put s'empêcher, dès que leur auto eut démarré, de poser cette question à son frère.

— Oui, oui, dit ce jeune dragon, officier de complément, qui revenait de Salonique, et qui s'apprêtait à rentrer tout botté au Conseil d'État. Il ajouta :

— Ne te monte pas la tête sur ce Jacques Lambelle.

— Pourquoi ça ?

— Je connais des gens qui, sans me donner des détails bien précis sur son compte, semblaient avoir de lui une mauvaise opinion...

— L'ont-ils bien compris ?

— C'est possible qu'ils ne l'aient pas compris. Mais enfin, vois-tu, j'aime autant que tu ne te montes pas la tête sur son compte...

— Que tu es bête ! Est-ce que j'ai l'air de me monter la tête ? ...

Elle préféra ne pas continuer la conversation avec une personne qui ne parlait pas de ce jeune homme d'une façon plus aimable.

II

Thomas Trimeau était démobilisé depuis deux jours. Il n'avait pas été fâché, après quatre ans d'absence, de retrouver son taxi.

À la mobilisation, il était chauffeur depuis déjà trois ans, après avoir mené un fiacre à cheval pendant une bonne douzaine d'années. Durant toute la campagne, il avait servi au T. P. (Transport du Personnel), et mangé des milliers de kilomètres en trimballant des poilus dans son camion sur les routes de Woëvre, de Champagne et d'Artois. Ils étaient trois dans le groupe, qui soupiraient après leur bonne vie de taxi ; d'autant que, par des camarades, on entendait dire qu'à Paris on faisait des journées fabuleuses, malgré le prix du « coco », très rare encore, mais dont on trouvait toujours un bidon par-ci par-là, dès l'instant qu'on savait un peu se dégrouiller.

— Seulement, avait dit un poteau, c'est dur, tu sais, de se remettre au travail de Paris ! Ça vous énerve, ça fatigue plus qu'avant.

Il ne pouvait le croire : c'était bon pour des bleus ! Lui, était un vieux ; il avait le métier dans les bras...

Dès les premières heures, il fut bien forcé de s'avouer qu'on ne lui avait pas menti. Le boulot était trop précipité ; de neuf heures du matin à huit heures du soir, on n'arrêtait pas. Et puis, des raisons à n'en plus finir avec les clients, qui ne comprenaient pas le travail et croyaient toujours qu'on y mettait de la mauvaise volonté... Si on ne rouspétait pas, si on était complaisant, le voyageur abusait, vous gardait des deux heures pour une pièce de douze francs. Il ne se figurait pas qu'on en perdait presque autant, à manquer sept ou huit petites courses qu'on aurait pu faire pendant tout ce temps-là.

Trimeau était célibataire. Une petite bonne femme qu'il avait vue quelquefois avant la guerre avait pris, de loin, à ses yeux, pour les besoins du sentiment, la figure idéalisée d'une maîtresse attitrée. Déjà, à la dernière perme, il l'avait trouvée un peu changée de manières. Au retour définitif, il avait appris qu'elle n'était plus dans sa blanchisserie. Partie sans laisser d'adresse !

Tout cela lui produisait un cafard plus noir que celui de là-bas, parce qu'il n'y avait plus maintenant l'espoir du retour. D'autant que la veille au soir toute source de joie avait été tarie dans son âme par une autre déception : une soirée passée avec une petite bonne sans conversation aucune.

Thomas Trimeau se trouvait dans la disposition qu'il fallait pour accepter ce qu'on venait de lui proposer : à la station, un officier inconnu lui demandait de sortir de Paris pour un long voyage.

Thomas, à l'énoncé de cette proposition, restait immobile, songeur, les paupières baissées. L'officier interrogateur dut avoir l'impression que l'affaire n'était pas impossible.

Thomas appartenait à une toute petite compagnie qui ne sortait que cinq voitures, d'anciennes bagnoles bourgeoises un peu usagées, mais à quatre cylindres et capables de faire, sur une bonne route, du cinquante à l'heure en palier. L'affaire finit par se conclure à trente sous du kilomètre, l'essence payée par le client, un minimum de cent cinquante francs par jour et, encore en plus, deux cents francs de pourboire pour le voyage, qui ne durerait pas une semaine. Il suffisait d'obtenir l'acquiescement du patron ou plutôt de sa veuve, un vieux tas énorme et immobile de soixante-dix ans, avec qui il y avait toujours moyen de s'entendre « dès l'instant qu'on y fournissait du blé ».

Rendez-vous fut pris pour le lendemain, à huit heures du matin, au métro de l'Étoile. Trimeau arriva cinq minutes environ avant l'heure fixée. L'officier, qu'il ne reconnut pas d'abord parce qu'il était en civil, se trouvait là avec un autre individu, un homme rasé, sans âge, plutôt dans les cinquante ans. Les deux voyageurs n'étaient pas trop mystérieux d'allures. Trimeau avait plus de bon sens que d'imagination. Il ne savait pas où l'on allait, mais il ne lui semblait pas que lui, personnellement, pouvait courir quelque risque. Sa voiture était capable d'un service honorable : elle ne constituait pas un enjeu suffisant pour un mauvais coup. À moins que, désirant se procurer, pour une expédition louche, une voiture sans chauffeur, ces hommes, une fois sur une route déserte...

Bah ! on verrait bien ! ... Il se dit qu'ils n'avaient pas vilaine figure, assez désireux d'ailleurs de se rassurer lui-même.

— Nous allons à Versailles d'abord, dit le jeune officier. Vous prendrez la route de Chartres ; après, on vous dira...

III

La ville du Mans, ce matin-là, était en émoi. Les passants n'y circulaient plus comme de rares algues emportées au courant paresseux d'une vie monotone. L'émotion commune avait ramassé ces tiges éparses devant les étalages et les portes cochères, en petits tas agités...

Des visiteurs mystérieux, la nuit précédente, avaient dévalisé le domicile particulier du receveur, monsieur Dutilleul. Il habitait en dehors de la ville, dans une belle propriété, sur la route du Mans à Angers. Sa femme et ses deux enfants se trouvaient depuis quelques jours en Bretagne et ce détail n'était pas ignoré des voleurs. La veille de leur expédition, ils avaient éloigné monsieur Dutilleul par un télégramme, qui le priait de venir tout de suite à Guingamp retrouver sa famille.

La cuisinière et le valet de chambre logeaient dans les communs, à cent pas du corps de logis principal ; seule une petite bonne gardait la maison. On l'avait retrouvée, le matin, un peu abrutie par le chloroforme, mais pas trop endommagée.

Entre deux nausées, elle raconta que des individus, la figure voilée d'un foulard noir, étaient entrés brusquement dans sa chambre... peut-être à onze heures du soir, peut-être un peu plus tard... elle ne savait pas au juste. Elle n'avait pas eu le temps de pousser un cri ; on lui avait recouvert la tête d'une sorte de capuchon et, tout de suite, elle s'était sentie engourdie.

Dans le cabinet de monsieur Dutilleul, la table, la bibliothèque avaient été fracturées. On retrouva sur le tapis des livres en désordre. Les voleurs avaient cherché des papiers dans les tiroirs du meuble. Pour savoir au juste ce qui avait été enlevé, on attendait monsieur Dutilleul, à qui on avait envoyé une dépêche, celle-là véridique. D'après ce que disaient les domestiques, il devait manquer beaucoup de papiers dans les tiroirs, toujours très pleins d'ordinaire, car monsieur Dutilleul, ils l'avaient remarqué bien souvent, avait de la peine à les fermer. Dans la bibliothèque qui auparavant était toujours pleine

aussi, il manquait visiblement la valeur d'un rayon, peut-être une cinquantaine de volumes.

Le magistrat qui faisait l'enquête était un petit homme rond, grisonnant, qui n'avait d'énergie que dans sa rude moustache. Au cours de l'inspection d'une affaire précédente, on lui avait reproché sa mollesse ; aussi, cette fois, se montra-t-il expéditif et rigoureux. Presque sans examen, il fit arrêter les domestiques.

Quelques heures après cette triple arrestation, un témoignage, qu'un autre confirma peu après, sembla établir d'une façon sérieuse que les auteurs du vol étaient des gens étrangers au pays. Alors le magistrat, pour ne pas paraître hésiter dans ses décisions, mit tout de suite en liberté les trois domestiques. Il lui sembla qu'il acquérait, dans l'opinion publique, la réputation d'un homme indépendant, d'une loyauté absolue et qui n'hésitait pas à reconnaître tout de suite ses erreurs. En réalité, l'opinion publique pensait autrement et, en dépit de ses actes d'autorité, continuait à n'avoir de lui qu'une estime médiocre. L'opinion publique n'a pas toujours de nous l'opinion que nous avons nous-mêmes.

Voici ce qu'avait révélé à l'instruction un petit garçon laitier qui, vers trois heures du matin, était passé sur la grand'route : à l'entrée du petit chemin ombragé qui conduisait à la maison de monsieur Dutilleul, une auto, à cette heure de nuit, stationnait. Par curiosité, et aussi parce qu'il avait besoin de compléter à la fontaine un litre de lait dont il avait bu quelques gorgées, le jeune garçon s'était arrêté à cent mètres de là. Peu après, il avait vu deux hommes sortir du petit chemin, monter dans la voiture. Le mécanicien, qui dormait sur le siège, s'était réveillé et avait mis l'auto en marche. La voiture s'était éloignée dans la direction de Tours.

À quelques kilomètres de la maison du crime, sur la route du Mans à Tours, exactement à la borne 10, et peu après trois heures du matin, un motocycliste d'un certain âge, un placier en montres, qu'une panne avait arrêté sur le bas-côté, avait vu passer une auto à bonne allure. Ce voyageur était un Parisien qui savait ce que c'était que des taxis. La voiture qui passait n'avait pas de compteur apparent, mais, à la gauche du siège, à la hauteur des épaules du mécanicien, se trouvait une sorte de boîte entourée de chiffons, sans doute un taximètre dissimulé.

— Les lanternes, demanda le magistrat, étaient-elles éteintes ?

— Oui. La nuit était claire. D'ailleurs, monsieur le juge, sur la route, on circulerait mal avec une lanterne, qui donnerait un faux jour.

— Je sais, je sais dit le magistrat, qui peut-être ne savait pas.

— En tout cas, il n'y avait pas de phares allumés, dit le motocycliste.

Ce point une fois fixé, le magistrat continua son enquête de la façon la plus minutieuse et la plus inutile. Il fit photographier tout le sol du petit chemin, le gravier du jardin, afin d'examiner au microscope des traces complètement invisibles. La terre, la nuit du vol, n'était ni humide ni poussiéreuse. Elle ne mettait donc aucune bonne volonté à fournir des indices. La grand'route, interrogée de la même façon, ne fut pas plus complaisante, jusqu'au moment où un gendarme, inspiré d'ailleurs secrètement par un vieux rentier du pays, eut l'idée de s'en aller à trois kilomètres de là, à un passage où la chaussée, couverte par le feuillage d'un double monôme d'arbres, conservait plus longtemps l'eau des pluies.

Alors on remarqua qu'une des empreintes de pneus accusait la présence d'un antidérapant à la roue droite arrière : précieuse indication, pourvu, toutefois, qu'après crevaison, les voleurs voulussent bien ne pas remplacer ce pneu significatif par une enveloppe ordinaire.

IV

Depuis cette soirée passée avec Jacques-Arnaud Lambelle dans le salon électoral académique de madame Alban, Marie-Louise était transformée, un peu à la façon d'un collégien qui vient d'être bachelier, ou d'un homme d'âge à qui on a donné la Légion d'honneur : elle était promue au rang de femme aimée. La rampe de sa vie flambait, brillante de bonheur et de lumière, et la séparait de l'ombre obscure et triste où végétait tout le reste de l'humanité.

Elle se regardait souvent dans la glace et se trouvait impeccablement jolie. L'amour avait balayé tous ses doutes. Elle s'avançait sur un pavois triomphant de confiance en elle-même. Il lui semblait qu'il n'y avait au monde qu'un seul être qui fût son égal...

Elle s'était promis d'abord de ne dire son unique secret à âme qui vive, mais il débordait. Elle accepta chez des cousins, tout près de Chinon, une invitation qu'elle avait déclinée à plusieurs reprises. Mais désormais elle avait une raison pour aller voir des gens : elle n'arrivait plus chez eux le cœur vide ; en même temps que des bonbons et des fleurs, elle leur apportait un grand secret à dévoiler. Évidemment, elle ne le dirait pas à tout le monde, mais à une cousine de son âge qui, jusqu'à ce moment, avait été pour elle une petite compagne comme les autres. Aussitôt qu'elle lui eut révélé la grande nouvelle, sa cousine Irma fut consacrée sa meilleure amie.

Marie-Louise, dans son entourage, avait la réputation d'une jeune fille accomplie. Son père disait d'elle avec autorité : « Elle est foncièrement bonne. » – « Et puis, elle est si fine ! » ajoutait la tante intelligente de la famille.

Marie-Louise avait fait son devoir d'infirmière, soigné scrupuleusement les blessés, jusqu'au moment où, sur le conseil du médecin, elle avait dû interrompre son service d'hôpital pour se reposer. Alors elle avait pris des filleuls qu'elle avait fidèlement promenés dans les théâtres et dans les cinémas. Chez elle, c'est elle qui s'occupait de conduire la maison, de surveiller l'éducation de sa jeune sœur, car madame Dacquin, leur mère, bien qu'elle ne souffrît d'aucune maladie précise, était une personne d'une fragilité sans pareille, une maman de porcelaine fine, qui vivait sous un globe de verre.

À partir du jour où Jacques-Arnaud s'était épris d'elle, la situation de Marie-Louise vis-à-vis de la famille changea tout à fait, comme celle d'un employé devenu patron. Certes, elle continua à s'occuper de la maison, de sa petite sœur, de ses filleuls, puisque le pli était pris, mais c'était désormais avec une bonne grâce machinale et d'ailleurs, de ce fait, plus ponctuelle qu'auparavant. Son entourage remarqua simplement en elle un certain enjouement que l'on attribua à la pureté de son cœur.

— Vois-tu, disait-elle à sa cousine, en se promenant avec elle sur la terrasse qui dominait la vallée, vois-tu l'avantage de ces quelques jours de vacances qui me séparent de mes parents ? Je ne voulais rien leur dire et à la longue, ils se seraient aperçus de quelque chose...

— Quand verras-tu ce jeune homme ? demanda Irma.

— Encore un grand secret, dit Marie-Louise. Peut-être demain, peut-être ce soir. Je sais qu'il viendra me voir ici, mais il faudra avoir l'air d'en être surpris, car il sera venu par hasard et en passant... Figure-toi que, deux jours après la fameuse soirée, il est venu prendre le thé chez moi. Il devait revenir deux jours après, mais, le lendemain matin, il m'a téléphoné qu'il partait en voyage : une mission en auto, je crois. Il m'a dit, d'ailleurs, qu'il me mettrait au courant. Oh ! je suis tranquille, il me dira tout.

— Alors tu es très heureuse ?

— Très heureuse ! Et avec une tranquillité qui m'étonne, mais qui ne m'effraie pas. Quand il m'est arrivé dans la vie de me sentir contente, – oh ! pour des raisons bien moins importantes ! – j'ai toujours eu peur que ce soit une fausse joie. Maintenant, j'ai pleine confiance dans mon bonheur. Il ne me semble pas qu'il puisse jamais cesser.

— Alors, tu penses qu'il viendra bientôt ? ... Dis donc, Marie-Louise, je vois pourquoi tu ne veux te promener que sur cette terrasse ?

— C'est possible. Je ne sais pas. En tout cas, je ne me l'étais pas dit.

Les deux jeunes filles, au bout de la terrasse, virent arriver monsieur Le Vincier, le père d'Irma, accompagné d'un invité qu'on appelait le sous-préfet, parce qu'il avait été jadis dans l'administration, et qu'il avait ses grandes entrées à la sous-préfecture.

— Voici monsieur Grondet qui va nous raconter des histoires effrayantes, dit monsieur Le Vincier.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Irma. Dites-nous ça bien vite !

— Non, non, il ne vous révélera rien encore. Il faudrait après cela, recommencer le récit devant maman. Mais préparez-vous à entendre pendant le déjeuner un récit un peu fantastique.

— Fantastique, en effet, dit monsieur Grondet : l'histoire du taxi fantôme...

V

Monsieur Grondet, poète aux cheveux courts, appartenait depuis trente ans à une école néo-symboliste. Ses vers avaient toujours été d'une lecture un peu difficile pour le commun des mortels. Ils paraissaient brumeux ou incohérents, ce qui ne l'avait pas empêché d'être, au cours de sa carrière administrative, le fonctionnaire le plus ordonné et le plus méthodique.

— Le colonel Chardier, dit-il, quand on se fut installé à table, est un habitant de Chinon. C'est un ancien officier d'artillerie qui a repris du service à la guerre. Il a encore pour le moment une fonction aux armées, à la direction des étapes, où il rend de très grands services. Aussi le garde-t-on encore là-bas, bien qu'il ait tout près de soixante ans. En son absence, il a laissé sa maison sous la garde d'un vieux jardinier, – qui vient de passer une bien mauvaise nuit. En effet, on l'a retrouvé ce matin bâillonné, ligoté, chloroformé, dans la chambre du rez-de-chaussée où il couchait. Il avait fait usage d'un pistolet vénérable qui ne quittait pas son chevet. Il n'a tiré qu'une balle, que l'on a trouvée dans le mur et qui n'était pas arrivée à destination : elle n'a pas effleuré les deux individus encapuchonnés de noir qui avaient fait, sur le coup de minuit et demi, intrusion dans sa chambre.

— Et, demanda madame Le Vincier, ce vieux gardien est un homme sûr ?

— Absolument. Notez que c'est le premier soupçon qui vient à l'esprit... je ne dis pas cela pour diminuer la valeur d'ingéniosité de votre hypothèse. D'ailleurs, on sait que le vol a été commis par des gens qui ne sont pas du pays... et c'est là qu'apparaît le taxi-fantôme.

« Écoutez ce qui s'est passé ce matin, à cinq heures. Une fille du pays, en place à Paris avant la guerre, était, depuis 1914, revenue chez ses parents, des fermiers qui habitent à une demi-heure du faubourg Saint-Victor. Elle est employée dans un magasin de Chinon et va y prendre son service à six heures. La ferme se trouve en plein champ et communique avec la grand'route par un petit sentier herbu. Cette fille donc, qui rentre tous les soirs à la ferme, en part le matin de bonne heure pour se rendre à la ville. Or, ce matin, en longeant le sentier, elle a vu derrière un petit boqueteau, plutôt dégarni en cette saison, une auto arrêtée sans conducteur. Elle s'est approchée : les stores de l'auto étaient baissés. Elle est montée sur le marchepied et a regardé dans un interstice. Il lui a semblé que des gens dormaient dans la voiture. Une de ces personnes a remué... La jeune fille a pris peur et s'est sauvée. Mais elle avait eu le temps de regarder l'automobile. Il lui a semblé que c'était un taxi-auto et que le compteur était entouré d'une enveloppe d'étoffe noire.

— Mais, dites donc... fit remarquer madame Le Vincier... j'ai entendu parler, il n'y a pas longtemps, de ce taxi-auto ?

— Nous en avons tous entendu parler, dit monsieur Le Vincier.

— Hier soir, à dîner, dit Irma, monsieur le curé, qui reçoit le Journal de la Sarthe, nous a lu le récit d'un vol mystérieux qui s'était commis au Mans.

— Alors, puisque vous êtes au courant de l'affaire du Mans, dit le sous-préfet, vous avez déjà entendu parler du compteur de taxi dissimulé, empaqueté dans des étoffes ?

— Et d'un pneu antidérapant à la roue droite arrière ? dit monsieur Le Vincier.

— Nous savions tout cela chez nous, dit le sous-préfet, bien qu'il n'y ait guère de communication d'un département à un autre et que, très souvent, quand un événement survient à vingt ou vingt-cinq lieues de notre ville, la nouvelle passe par Paris avant de nous arriver. Mais il se trouve que quelques personnes avaient reçu des journaux du Mans ; alors tout le monde était au courant, ici, de la particularité du compteur et de celle du pneu... La voiture qui a stationné, cette nuit, dans le champ a dû en repartir une heure ou deux heures après le passage de la petite bonne. Les gens qui ont passé par là un peu plus tard ont suivi les traces sur la route. Elles s'éloignaient dans la direction de Châtellerault et l'on a remarqué le dessin spécial qu'avaient laissé sur le sol les têtes de clous du pneu antidérapant.

— Mais si les voleurs crèvent leur pneu et qu'ils le remplacent par une enveloppe lisse ?

— Évidemment, dit monsieur Grondet, cela peut arriver. En attendant, cet indice subsiste.

— Et ils ont pris beaucoup de choses chez le colonel Chardier ? demanda Irma.

— Eh bien, ainsi que ça s'était passé au Mans, on a trouvé des tiroirs en désordre, des serrures de meubles fracturées, la bibliothèque ouverte, des livres épars sur le plancher. Nous avons donc téléphoné au Mans où monsieur Dutilleul, le volé de là-bas, est arrivé ce matin, revenant de Bretagne.

— Oui, dit madame Le Vincier, je me souviens que les voleurs lui avaient fait envoyer un faux télégramme pour l'éloigner de sa maison.

— Le juge d'ici est venu téléphoner à la sous-préfecture, et j'ai pu avoir au bout du fil monsieur Dutilleul lui-même. Ce qu'il y a d'assez curieux, c'est qu'il connaît très bien le colonel Chardier. Ils étaient camarades au Quartier-Latin, il y a une quarantaine d'années. monsieur Dutilleul faisait son droit ; le colonel préparait Polytechnique.

— Et monsieur Dutilleul a été fortement rançonné ? demanda Irma.

— Comme au colonel, on lui a volé des titres et des livres. Ni l'un ni l'autre ne possédaient de livres de grands prix. monsieur Dutilleul a constaté la disparition de quelques titres, qui n'étaient pas d'une valeur considérable. On attend à Chinon l'arrivée du colonel, que l'on a prévenu par télégramme...

On commenta pendant tout le déjeuner cette mystérieuse aventure. Marie-Louise finit par écouter distraitement la conversation et par se retirer dans le petit ermitage de sa pensée solitaire. Les quatre autres convives, cependant, hasardaient des hypothèses ; c'était entre eux un petit tournoi de sagacité.

Comme on en était au café, un voisin de campagne, commandé de bridge par téléphone, vint faire le quatrième, avec le couple Le Vincier et monsieur Grondet. Les deux demoiselles en profitèrent pour aller se promener dans le jardin.

Comme elles descendaient le perron, le cœur de Marie-Louise battit violemment : Jacques-Arnaud Lambelle paraissait au bout de l'allée.

Le jeune homme était en costume de chauffeur.

Il expliqua qu'il avait déjeuné dans les environs avec son compagnon de voyage, qu'ils avaient mangé des conserves et acheté du vin à l'auberge. Comme il était très pressé et ne pouvait rester que très peu de temps au château, il n'avait pas voulu bousculer son camarade en train de déjeuner et avait pris le parti de venir seul.

Les jeunes filles le firent entrer dans le salon et on le présenta aux joueurs, qui n'accordèrent à la visite de cet instrus qu'une attention distraite. Toute la renommée de son père, l'historien Lambelle, était battue en brèche par l'importance dominante d'un sans-atout contré. madame Le Vincier jouait le mort. monsieur Le Vincier, partenaire de sa femme, suivait son jeu avec inquiétude. Il n'éleva aucune protestation quand sa fille déclara :

— Nous vous laissons. Nous allons faire voir la propriété à monsieur Lambelle.

Irma avait été représentée à Jacques sous ce titre : « Mon amie la plus chère, pour qui je n'ai pas de secrets. » Elle montra que, digne du rôle de confidente, elle connaissait les devoirs de sa fonction, car elle feignit d'avoir des ordres à donner aux domestiques, à qui, d'ordinaire, elle ne commandait jamais rien.

Marie-Louise et Jacques restèrent seuls, marchèrent l'un à côté de l'autre, et ne trouvèrent rien à se dire pendant cinq longues minutes.

Puis il sortit quelques mots oppressés : il était content de la voir... le temps lui avait paru long... Ces paroles n'avaient rien d'éloquent ; elles exprimaient néanmoins beaucoup de choses.

Enfin il lui dit que son seul désir était de passer avec elle toute sa vie. Il lui demanda si elle y consentirait. Elle ne répondit pas... Ce n'était ni oui ni non, mais ça n'avait sûrement pas l'air d'être non.

— Je n'ai vu vos parents que d'une façon bien rapide. À mon retour à Paris, je pourrai peut-être leur faire une visite plus longue.

— Oui, répondit Marie-Louise.

Ils n'avaient rien dit de précis, mais ils étaient d'accord.

Ils sentirent tous deux que c'en était assez pour ce jour-là et qu'ils n'avaient plus la force de continuer à parler de ce sujet si grave pour lui, pour elle, pour les deux. Il valait mieux s'échapper ensemble dans une conversation moins essentielle.

Elle lui demanda depuis quand il avait quitté Paris, s'il n'y avait rien de nouveau, ce que devenait l'élection de son père.

— Je n'ai aucune nouvelle. Je pense que papa va avoir terminé ses visites académiques. Le lendemain du jour où je vous ai vue, les journaux annonçaient que l'élection était pour dix jours après... Il est vrai que j'ai eu plutôt à travailler.

Sur une question d'elle, il raconta qu'il faisait un voyage d'affaires... Il lui en dirait plus tard le détail.

— Je vous le dirais bien tout de suite, si vous le désiriez, mais c'est un secret qui ne m'appartient pas...

Avec une gentille confiance, elle le dispensa de parler.

— J'ai demandé, ajouta-t-il, une assez longue permission... Je n'avais pas pris mes vingt jours ; j'avais deux jours pour ma citation, mais je désire que mes affaires se terminent vite pour pouvoir finir ma permission pas trop loin de vous...

— Et vous êtes content de vos affaires ?

— Pas trop. Ça n'a pas encore réussi comme j'aurais voulu... Ce qui m'ennuie surtout, c'est que ça dure plus longtemps que je ne pensais... Aussi, je veux poursuivre rapidement la chose pour en avoir plus vite fini... Je vais vous quitter tout de suite, afin de pouvoir revenir plus tôt... Voilà mon auto qui m'attend là-bas, au coin de la route...

En apercevant l'auto, elle pensa, par une association d'idées, à l'aventure qui avait tant occupé les gens du château. Elle n'avait pas encore songé à lui en parler. Ses yeux s'égayaient à l'idée d'amuser Jacques avec une histoire intéressante.

Par où allait-elle commencer ?

On s'approchait de l'auto... C'est à ce moment qu'elle remarqua, à côté du siège, une boîte entourée d'étoffe sombre, à la place même où sont les compteurs dans les taxis...

Elle continua à marcher à côté de Jacques, du même pas, sans mot dire... Elle ne se sentait plus marcher. Il lui semblait qu'elle allait mourir, et qu'elle aurait voulu mourir tout de suite.

Jacques lui présentait son compagnon. Elle entendit sans l'entendre un nom. Tout cela se passait loin d'elle. Il lui dit encore des choses qu'elle ne perçut que plus tard, par souvenir... Il lui disait qu'il allait revenir dans deux ou trois jours, s'il le pouvait.

Le chauffeur avait mis le moteur en marche. Jacques souleva, pour la porter à ses lèvres, la main toute froide et comme inerte de Marie-Louise. Il monta en auto. Pendant que la voiture s'éloignait, il se penchait à la portière. La jeune fille était immobile sur le bord de la route, le visage inexpressif. Elle ne semblait rien voir, mais ses yeux, malgré elle, avaient regardé sur une roue d'arrière une bande de toile caoutchoutée où s'incrustaient des rangées de têtes de clous. La voiture était déjà loin. Elle roulait maintenant sur un chemin d'herbe où la trace ne se voyait plus. Jusqu'à cette partie herbue, et sans savoir au juste ce qu'elle faisait, Marie-Louise suivit l'empreinte de la roue, en écrasant de ses semelles étroites les marques de ces clous...

Marie-Louise n'osait plus rentrer au château. Elle s'était assise sur un talus et restait là, sans savoir à quoi elle pensait, jusqu'au moment où le froid la fit frissonner. Elle se leva, reprit la direction du château et vit arriver au devant d'elle Irma, qui la cherchait. Alors elle fit un grand effort. Elle comprit qu'il ne fallait rien dire, même à sa confidente attitrée, car ce nouveau secret n'était plus à elle. Ce secret, c'était le salut de quelqu'un, et personne d'autre qu'elle n'était assez sûr pour le garder...

Elle répondit aux questions d'Irma avec un rire forcé...

— Oui... oui... nous nous sommes parlé... Mais je te raconterai ça plus au long... Je suis encore très émue... agitée. Je voudrais bien ne pas revoir tes parents ce soir... Tu diras, veux-tu ? que j'ai la migraine, un peu de fièvre, que je suis montée me coucher...

Irma, très discrète pour une confidente, maîtrisa son impatience d'être mise « à la page » et se retint d'interroger son amie. Elle aida Marie-Louise à se coucher et la laissa toute seule. Marie-Louise, toute à ses pensées, fermait les yeux et faisait semblant de dormir, chaque fois que la petite cousine venait voir à pas légers si elle n'avait besoin de rien.

... Non, Jacques n'était pas un malfaiteur vulgaire, un homme qui volait pour voler... Que lui avait-il dit l'autre soir ? Elle tirait de ses souvenirs les paroles de révolté, d'anarchiste que le jeune homme avait prononcées...

Les réticences de son frère, quand elle l'avait interrogé, se présentaient impérieusement à sa mémoire. On avait dit du mal de Jacques, c'était certain. Et si c'était vrai, ce qu'on disait ? Si ce garçon, perdu de dettes, s'excusait avec des théories ? ... Dans la pauvre tête de Marie-Louise, c'était un continuel et toujours renaissant débat. Un moment, la voix qui excusait Jacques semblait triompher sans conteste. Marie-Louise avait un instant d'apaisement, puis, sournoisement et brusquement, le doute rentrait en elle et recommençait à la torturer. Elle faisait et refaisait l'enquête, plaidait pour le jeune homme, discutait l'interprétation des témoignages.

Le vol de Chinon avait été commis dans la nuit, mais l'auto mystérieuse qu'avait rencontrée la fille des fermiers avait été vue loin de l'endroit où s'était commis le vol... Puis elle se souvenait tout à coup de ce qui s'était passé au Mans. Cette fois, c'était tout près du théâtre du crime, à l'endroit même où le sentier, se détachant de la route, conduisait à la maison de monsieur Dutilleul, qu'on avait vu l'auto stationner. Et, bien plus, les voyageurs étaient sortis de ce sentier pour monter dans la voiture... Encore un débat douloureux, oppressant, auquel Marie-Louise préférait renoncer. Jacques avait pris part à cette expédition de malfaiteurs, il n'y avait pas à le nier. Il n'était pas possible d'innocenter le jeune homme... Mais il était tout de même permis de supposer qu'il existait des raisons inconnues qui pouvaient l'absoudre.

L'angoisse la tint éveillée jusqu'au petit jour. À ce moment, elle s'endormit, s'égara dans des songes qui n'avaient plus aucun rapport avec ses préoccupations : des bals sur une pelouse, des fêtes heureuses sur de belles terrasses inconnues et fleuries... Mais son réveil dans la vie hostile n'en fut que plus douloureux.

— Tu vas mieux ? demanda la tendre Irma, qui, derrière la porte, attendait le réveil de son amie :

— Un peu... J'ai dormi...

— Est-ce que tu déjeuneras à table ? Tu devrais faire un petit effort.

— Je tâcherai, dit Marie-Louise.

— Sais-tu qui vient aujourd'hui ? dit Irma. Le colonel Chardier, chez qui le vol d'hier a été commis...

— Je ne descendrai pas ! dit Marie-Louise avec un effroi qu'elle ne put maîtriser...

Mais elle s'aperçut de son imprudence et forgea des raisons : « Je ne serais pas à la conversation et je paraîtrais troublée, singulière... »

— Comme tu voudras, dit Irma, regardant au dehors, par la fenêtre...

Marie-Louise fermait les yeux, de crainte qu'on y pût lire quelque chose... Et puis, elle se dit qu'il fallait aller déjeuner avec ces gens, qu'il fallait faire un effort... C'était peut-être de la curiosité... C'était surtout le besoin de ne pas laisser échapper un indice favorable, une révélation, qui pouvait être pour Jacques une chance de salut. Elle ne savait qui...

Le colonel Chardier était un petit officier myope qui, jusqu'à l'âge de cinquante ans avait paru très jeune ; mais dans la dernière dizaine d'années, sa peau avait vieilli considérablement autour de ses moustaches noires inusables. Il était colonel de réserve. Il avait quitté l'armée d'assez bonne heure pour entrer dans une usine de fabrication mécanique. On le disait très fort ; cependant rien de sa science ne se manifestait au dehors. Elle était toute en lui, comme dans une armoire fermée.

Il raconta qu'on lui avait pris quelques papiers insignifiants et dépareillé des ouvrages techniques dont on avait ramassé des tomes au hasard. Somme toute, les malfaiteurs avaient fait maigre besogne... Marie-Louise ne put s'empêcher de se rappeler les paroles de Jacques, qui lui avait dit avoir mal réussi dans son expédition...

— Il paraît que ça sentait le chloroforme chez vous, colonel ? dit madame Le Vincier.

— Oui, ce matin, ça s'était un peu dissipé. Mais chez Dutilleul, on a remarqué aussi, au moment des constatations, une légère odeur de pomme reinette...

— Est-ce que, d'ordinaire, l'odeur du chloroforme persiste ainsi ? demanda madame Le Vincier.

— Ce n'était peut-être pas exactement du chloroforme, dit le colonel, mais un anesthésiant de même famille.

— Enfin, les malfaiteurs étaient au courant de vos faits et gestes, dit Irma. Ils savaient que vous ne deviez pas revenir ces jours-ci ?

— C'est comme pour Dutilleul, dit le colonel. Ils étaient évidemment renseignés sur sa vie. Ils lui ont fait parvenir un faux télégramme...

— Il n'y a pas à dire, dit monsieur Le Vincier, ils procèdent méthodiquement...

— Oui, dit le colonel, ils savent bien ce qu'ils font.

— Mais n'êtes-vous pas étonnés qu'ils volent et ne tuent pas ? dit Irma, faisant enfin une remarque qu'attendait Marie-Louise.

— C'est-à-dire, dit monsieur Le Vincier, que ce sont des voleurs raisonnables. Ils ne tiennent pas à faire de dépenses inutiles. S'ils sont pincés, car il faut bien tout prévoir, il est clair qu'un assassinat grossirait beaucoup l'addition.

— Avez-vous remarqué, dit madame Le Vincier, que, jusqu'à présent, ils n'ont volé que chez des gens d'un certain âge ?

— Oui, dit monsieur Le Vincier. Et vous pouvez ajouter : chez des gens d'un âge bien déterminé... Ce n'est pas rassurant pour moi... car Dutilleul, le colonel et moi, nous sommes à peu près de la même promotion...

— Ne nous effrayez pas, cher ami, dit madame Le Vincier. Ce n'est pas comme certaines grippes qui ne s'en prennent qu'à des personnes d'un âge donné.

— Et puis, cette règle de soixante ans n'est pas absolue, dit le colonel. Vous savez qu'ils ont opéré cette nuit à Poitiers...

Marie Louise ne sut jamais comment elle eût la force d'écouter sans défaillir... Le colonel continuait :

— Cette fois, ce n'était pas chez un sexagénaire, mais chez un jeune homme, un jeune professeur, et ça s'est passé en pleine ville. Ils se sont encore, paraît-il, servi du chloroforme...

« Et l'auto ? pensait Marie-Louise. A-t-on vu l'auto ? » Personne ne se décidait à en parler. Madame Le Vincier posa enfin la question :

— A-t-on vu aussi cette fois le fameux taxi fantôme ?

— On ne m'en a pas parlé, dit le colonel. Il est vrai que je n'ai pas encore eu tous les détails. Ce matin, après le premier coup de téléphone à la sous-préfecture, on a dû recevoir d'autres précisions. monsieur Grondet les apportera, puisqu'il doit venir après déjeuner.

— Et il ne sera pas long, dit madame Le Vincier. Il sait qu'il y a un bridge qui l'attend...

En effet, à peine deux minutes après, monsieur Grondet s'annonçait au son de trompe de sa petite voiture.

« Que va-t-il dire ? » pensait Marie-Louise, malade d'impatience...

— Venez vite, dit madame Le Vincier, quand il fut arrivé au perron. Nous avons fini de déjeuner ; le bridge est imminent ; mais ou ne tirera pas les places avant que vous nous ayez raconté tout ce qui s'est passé à Poitiers.

— Oh ! je n'ai plus grand'chose à vous dire, dit le sous-préfet. Le colonel doit vous avoir renseignés.

— Il ne savait pas tout encore, dit monsieur Le Vincier... Ainsi, il ne nous a pas parlé du taxi fantôme.

— Eh bien, on l'a vu, dit le sous-préfet, mais ce n'était pas à Poitiers. Il est possible que, depuis tout à l'heure, d'autres témoignages aient révélé son passage dans la ville. Tout ce qu'on savait, c'est qu'hier soir, à la tombée de la nuit, près de l'auberge du Content, qui se trouve à quelques lieues de Poitiers, on a vu l'auto arrêtée par une panne, peut-être légère. C'est le docteur Jauzon qui les a croisés. Il revenait du Midi avec son auto. Il s'est arrêté et leur a demandé s'ils n'avaient besoin de rien. C'est à ce moment qu'il a remarqué la boîte du compteur, enveloppé d'étoffe noire. Seulement, il n'y a pas fait grande attention sur le moment, car il avait plus ou moins lu les journaux et n'était pas au courant des deux vols. Aussi cette particularité ne l'a-t-elle frappé qu'après coup.

— Et la victime ? demanda Irma. Le jeune professeur de Poitiers est-il revenu à lui ?

— Oui. Il était un peu asphyxié ; il est en train de se remettre. Ç'aurait été une perte, vous savez. On dit que c'est un sujet tout à fait exceptionnel. D'ailleurs, il écrit dans les revues, et vous le connaissez sans doute de nom : Godefroi Gasquelle.

— Gasquelle ? dit le colonel. Vous avez dit Gasquelle ?

— Je pensais bien que vous le connaissiez...

— Ce n'est pas lui que je connais, mais quelqu'un de sa famille, son père... Oh ! comme c'est curieux ! C'est même un peu étrange... Ce père Gasquelle, qui est mort il y a deux ans, était, comme Dutilleul, un de mes camarades du Quartier...

VI

Marie-Louise essayait de concentrer son attention, comme ces détectives dont elle avait lu l'histoire et qui s'isolent, se séparent du monde extérieur en jouant du violon. Mais elle n'apportait pas à ces recherches mentales un détachement aussi scientifique : elle était trop intéressée dans la question. Ce qu'elle prenait pour le mouvement de sa réflexion, c'était le balancement continuel entre l'extrême inquiétude et une frêle espérance. Peut-être l'aventure n'était-elle pas aussi grave qu'elle l'avait supposé ? Mais ce petit espoir, elle n'osait l'accueillir ; elle le repoussait même, de crainte de se porter malheur.

Elle dut rentrer à Paris le lendemain, sur une dépêche de son père : sa mère se sentait très malade. Comme, cinq ou six fois par mois, madame Dacquin avait l'impression qu'elle vivait sa dernière demi-heure, on était un peu blasé sur ces alertes, auxquelles on obéissait tout de même, par discipline familiale.

La cousine Irma reçut force instructions pour le cas où Jacques-Arnaud passerait de nouveau au château. On lui dirait que Marie-Louise avait été rappelée d'urgence à Paris.

Marie-Louise trouva sa mère encore vivante, toujours de la même vie chancelante, il est vrai, mais on commençait à se faire à cette fragilité. Aussi, le lendemain de son arrivée, la jeune fille n'hésita-t-elle pas à accepter une invitation à dîner de madame Alban, l'agente électorale académique, chez qui elle avait rencontré Jacques-Arnaud.

Il y avait parmi les convives un académicien partisan de Lambelle, et, comme c'était un auteur dramatique, on avait invité un directeur de théâtre très en vue, qui n'avait pas encore joué de ses pièces et qui ne pouvait manquer de lui être reconnaissant pour avoir été prié, grâce à lui, à ce dîner mondain... Si le directeur, comme il était probable, acceptait la pièce, le zèle du partisan de Lambelle ne pouvait, de ce fait, qu'être accru. Madame Alban connaissait son métier de grand électeur.

Il y avait là aussi un poète, Renaud de Palamel, le meilleur informateur académique, un garçon de vingt-sept ans, qui se préparait à l'Académie depuis son plus jeune âge, afin d'y arriver vers la trentaine et d'égaler tous les records de précocité.

Renaud de Palamel lisait soigneusement tout ce qu'écrivaient les quarante, même les très vieux et les très malades, car on ne peut se fier à rien : il y a des vies qui s'éternisent et des égrotants, condamnés par des médecins, qui bénéficient de sursis illimités. Aussitôt qu'un académicien était élu, Palamel absorbait immédiatement tous ses ouvrages. Cette préparation studieuse avait considérablement élargi le champ de sa culture. Doué d'une mémoire exceptionnelle, il saurait, quand ce serait son tour de visiter officiellement ces messieurs, parler à chacun d'eux de son œuvre ; ce qui était le meilleur moyen de faire prendre en considération son œuvre à lui : un roman et deux volumes de vers, livres sages, corrects, agités de temps en temps de petites audaces, hou ! hou ! pour égayer les vieillards en leur faisant un petit peu peur.

— J'ai fait le compte pour la prochaine élection. Vous savez que je ne me suis jamais trompé sur le chiffre des voix.

— C'est vrai, dit madame Alban. Il est étonnant d'exactitude dans ses prévisions.

— Nous aurons vingt-trois votants. Pour le moment, les deux candidats sont à égalité : onze chacun et un douteux. Mais le douteux est presque acquis à Pachol : c'est le marquis de Gravelot. Il fait pour le moment de petites manières, à cause des opinions avancées que Pachol professa dans sa jeunesse. Seulement, c'étaient des folies du premier âge, de l'âge où un futur homme politique jette sa gourme et sa générosité... Ce qui sauve Pachol, c'est qu'en ces temps lointains il n'écrivait pas. Aucun journal n'imprimait ses harangues. Alors, comme il n'en reste plus de traces, Gravelot votera certainement pour lui, ce qui lui fera douze voix contre onze.

— Champagne vote pour Lambelle, bien entendu ? demanda madame Alban.

— C'est ce qui vous trompe, madame. Non, notre grand écrivain vote pour Pachol.

— Oh ! je ne veux pas vous croire...

— Champagne admire naturellement Lambelle et lui a promis formellement sa voix pour l'élection d'après.

— Lambelle ne se représentera pas s'il est battu...

— Battu d'une voix, madame, ce sera tellement honorable !

— Je suis sûre, dit madame Alban, que Lambelle ne se représentera plus.

— Enfin, tout ce que je puis vous dire, c'est que Champagne vote certainement pour Pachol. Ils se connaissent depuis très longtemps et Champagne n'a aucune estime pour son candidat. Mais Pachol s'est imposé comme client. Il s'est mis à sa disposition chaque fois qu'il était ministre... Ah ! Pachol prépare les choses de loin ; Champagne ne peut plus faire autrement que de lui donner sa voix...

... Et puis, ajouta Palamel, ce qui avantage Pachol, c'est d'avoir Luc Cairol comme grand électeur. Cairol, vous le savez, est cet ancien écrivain libéral qui a dû obliquer sérieusement à droite pour arriver à l'Académie. Maintenant, il pourrait redevenir républicain ; mais il est trop intelligent, il s'en apercevrait. Les palinodies aller et retour ne sont pas commodes à exécuter pour des gens si sagaces. Et puis, il s'est mis à jouer au bridge dans un cercle réactionnaire. Le moyen, quand on rejoint trois amis tous les jours, à cinq heures, d'écrire des articles dont ils pourraient ne pas vous faire l'éloge ! Toute l'opinion publique, pour lui, est autour d'une petite table carrée.

— Et Firmin Laudol ?

— Laudol, naturellement, est aussi pour Pachol, comme tous les auteurs légers devenus des pécheresses repenties. Ce Laudol, quel talent ! Je ne me suis pas lassé de lire le conte qu'il n'a cessé de récrire pendant toute la guerre : un vieux marquis, à la mobilisation, s'est retiré en Bretagne avec sa femme, qui ne lui adresse plus la parole depuis vingt ans, à cause de toutes les frasques qu'il a faites à Paris. Ils apprennent tout à coup que leur fils a été blessé aux Éparges. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre... Le vieux marquis jure de venger son enfant... Il va chercher dans l'armoire son dolman bleu passé de capitaine de houzards et, peu de temps après, on le retrouve commissaire de gare dans une ville du Midi. C'est là qu'il accomplit son serment et venge bientôt son fils, en faisant dérailler, d'ailleurs sans le faire exprès, un train de prisonniers allemands...

— Je ne comprends pas, dit quelqu'un, qu'avec ses opinions actuelles Pachol n'ait pas son élection plus assurée.

— C'est que, tout de même, dit Palamel, sa vie de politicien les effraie un peu. Il a eu autour de lui un certain nombre de gens redoutables, très compromettants, de vigoureux séides, qui étaient chargés de le seconder à la manière forte pendant qu'il travaillait, lui, à la manière douce. Pachol se rend bien compte que ce sont des moyens un peu rudes aux yeux de l'Académie. Aussi a-t-il éloigné de lui celui qu'on appelle le docteur Nervat, un ancien étudiant en médecine, un gars terrible, qui venait tous les matins aux ordres, dans le petit hôtel de l'avenue du Bois... On paraît l'avoir envoyé en vacances jusqu'après l'élection.

La conversation continua sur ce thème pendant quelque temps. Puis la maîtresse de maison, l'aiguillant sur une autre voie, fit raconter des histoires au directeur de théâtre, pour qu'il eût son succès personnel et gardât de la soirée un souvenir ému. Quand elle le sentit à bout de souffle, elle lui donna du repos et mit ses invités en récréation.

La conversation paraissait dispersée, mais il se trouva qu'elle était toute sur le même sujet, qui passionnait Paris cette semaine-là. On parlait du taxi fantôme et tous ces petits braseros d'animation qui s'étaient formés autour de la table se réunirent de nouveau en un foyer unique, ce qui fournit un titre de gloire à un invité, jeune homme peu en vue, qui avait des chances d'être influent, mais beaucoup plus tard, et qu'on s'était annexé, en attendant, comme on achète à bas prix un bibelot d'avenir.

Ce fut sa voisine de table qui prit d'abord la parole à sa place :

— Vous savez ce que dit monsieur... (elle essayait, d'un coup d'œil furtif, de lire son nom sur la carte placée devant lui, mais cette carte était mal tournée et elle ne put la lire à l'envers) ... monsieur... dit-elle, annonce que le taxi fantôme est arrêté...

... Le taxi fantôme arrêté !

Le jeune homme fut immédiatement au centre de l'attention générale.

— Oui, dit-il, j'ai vu tout à l'heure le chef de la Sûreté...

— Et vous ne nous avez pas dit ça tout de suite !

L'impression fut si vive que personne ne remarqua la pâleur de certaine jeune fille blonde et n'entendit son souffle oppressé.

La maîtresse de maison se fit heureusement l'interprète de l'impatience publique et de celle, particulière, de Marie-Louise Dacquin :

— Mais parlez donc ! dit-elle. Qui sont ces chauffeurs fantômes ?

Le jeune homme parla. C'était un garçon habile, qui savait ménager ses effets. Il fallait qu'il fût bien maître de lui pour avoir compris qu'il valait mieux ne pas lâcher la nouvelle dès le début du repas, et qu'il importait d'expédier auparavant les affaires courantes.

— On les a arrêtés, dit-il, mais on ne sait pas encore qui c'est...

— Par exemple ! dirent trois ou quatre voix.

— Cela s'est passé ce matin, à Cahors...

— À Cahors ! dit le directeur, qui, en sa qualité d'organisateur de tournées théâtrales se trouvait connaître vaguement la géographie de la France. Ils allaient bien du nord au sud : le Mans, Chinon, Poitiers, Cahors...

— Et combien étaient-ils ? demanda madame Alban.

— Trois : deux voyageurs et un chauffeur. Les deux voyageurs, deux messieurs bien élevés d'apparence ; l'un d'eux paraît avoir une cinquantaine d'années, l'autre a vingt-cinq ans à peine...

— On ne sait pas leurs noms ? demanda quelqu'un.

— Ils ont opposé à toutes les questions un mutisme absolu... Et ils n'avaient aucun papier d'identité. Je parle des voyageurs, car le chauffeur, lui, n'a fait aucune difficulté pour révéler son nom et son adresse. Mais il affirme ignorer le nom de ses compagnons. Il a dit seulement que le plus jeune était un officier. Il l'a vu en uniforme quand il est venu discuter les conditions du voyage...

... Le visage de Marie-Louise, tendu vers le narrateur, se trouvait être moins ému que celui des autres convives. Car elle seule avait des raisons pour cacher son anxiété...

— Ce mécano, continua le jeune informateur, avoue qu'il a conduit ses clients au Mans, à Chinon, à Poitiers, c'est-à-dire dans les trois villes où des attentats ont été commis.

— C'est capital, dit madame Alban, *speaker* en titre de l'assemblée.

— Il prétend être resté sur son siège et n'être jamais entré dans les maisons où ses compagnons accomplissaient leur mystérieuse besogne, ajouta le narrateur en proférant avec satisfaction ces phrases de faits divers... Ses dépositions, par exemple, ne concordent pas toujours avec celles des victimes, en ce qui concerne les heures où les voyageurs sont entrés dans les maisons.

— Ce sont des détails, dit un convive.

— Mais oui, ce sont des détails, dit un autre...

...Tous, sauf Marie-Louise, éprouvaient cet agacement bien légitime des enquêteurs en train d'établir une construction harmonieuse et qui voient apporter des matériaux qu'ils n'ont pas commandés et qui s'ajustent mal avec les autres pièces de l'édifice.

On était resté à table bien après les fruits. Les domestiques, tout entiers à ce récit passionnant, oubliaient qu'ils n'avaient pas encore dîné et ne donnaient, loin de là, aucun signe d'impatience. Bien au contraire, ils parurent déçus quand la maîtresse de maison se leva de table pour diriger vers le pâturage au café et liqueurs le troupeau de ses invités.

VIII

Au salon, on entoura de plus belle l'homme de l'heure, le jeune informateur, dont on avait fini par savoir le nom, Jérôme Petit, qui mobilisé, faisait la liaison entre deux administrations qui n'avaient absolument aucune relation entre elles, ce qui lui laissait des loisirs et lui permettait de se répandre en amateur dans un certain nombre d'autres administrations plus intéressantes. On décida à l'unanimité qu'il devait retourner sans retard à la Sûreté, puisqu'il y avait ses entrées, tâcher de voir le chef ou un employé important et obtenir à tout prix des renseignements complémentaires. Il partit entouré de mille recommandations, suivi jusqu'à la porte par tout le monde, et semant autour de lui de petits gestes condescendants pour exprimer qu'on pouvait compter sur lui. Il témoignait d'une parfaite aisance et supportait sans le moindre vertige la subite élévation de son importance sociale.

— Vous savez, dit le directeur de théâtre, que cette histoire du taxi a fait une sensation considérable dans les provinces intéressées, et même dans celles que les voleurs n'avaient pas encore visitées. Je sais cela par des artistes qui sont revenus ce matin de tournée. Vous n'avez pas idée du soulagement que vont éprouver tous ces gens du Centre et de l'Ouest, en apprenant la fin des exploits de ce taxi. Ces pauvres diables, maintenant, dormiront tranquilles. Ils n'auront plus l'idée que, tout à coup, peuvent apparaître à leur chevet des fantômes, encapuchonnés de noir, et tout imbibés de chloroforme.

Marie-Louise s'était mise à l'écart sur un fauteuil. Heureusement, personne ne faisait attention à elle. Elle était, d'ailleurs, moins émue, maintenant. Jacques était arrêté, l'affaire allait s'éclaircir. Et puis, une espèce de sollicitude peureuse et comme maternelle s'apaisait en elle à l'idée que le jeune homme ne courait plus les aventures.

Qu'allait-il se passer ? Pourrait-il continuer à cacher son nom ?

Quand ce nom serait découvert, quel scandale atteindrait la famille Lambelle !

Les chances, déjà problématiques, de Pierre Lambelle à l'Académie allaient être tout à fait ruinées... Cette élection avait une grande importance pour Marie-Louise, car elle n'était pas sûre que son père consentirait à son mariage avec Jacques Lambelle... Si Pierre Lambelle avait été élu à l'Académie, toutes les résistances de sa famille auraient disparu.

Hélas ! le fils de l'historien Pierre Lambelle serait désormais un homme compromis dans une affaire abominable... C'en serait fait du consentement de monsieur Dacquin ! Mais Marie-Louise acceptait cette éventualité, résolue déjà à braver toutes les volontés de sa famille, et, même, si Jacques était condamné par l'opinion publique, à lui apporter sa main et son cœur.

Elle se disait qu'il fallait le rejoindre, mais, pratiquement, ce n'était pas encore possible. Puisqu'il voulait rester inconnu, elle ne pouvait aller le voir sans le trahir.

Très fatiguée par toutes ces émotions, elle éprouvait une sorte de soulagement, à l'idée qu'il n'y avait pour le moment rien à faire...

On n'attendait pas encore le retour de Jérôme. Déconcertant toutes les prévisions, il entra brusquement au milieu de la compagnie.

— En voilà bien d'une autre ! s'écria-t-il avec satisfaction.

Le cercle s'était formé autour de lui.

— Les voleurs fantômes se sont sauvés ? demanda madame Le Vincier.

— Non, non ; ils sont sous bonne garde, mais savez-vous, ce que, de Montpellier, on vient de téléphoner à la Sûreté ? Vous vous rappelez que c'est ce matin, à Cahors, que s'est opérée l'arrestation du taxi fantôme ? Eh bien, ce soir, un peu avant neuf heures, c'est-à-dire il y a environ deux heures, rue de la République, à Montpellier, des gens se sont introduits dans le bureau d'un monsieur Bargence, un banquier, qui travaillait à sa table. Ils lui ont tamponné le visage avec un mouchoir chloroformé et lui ont fracturé ses tiroirs, ainsi que ses armoires à livres, procédant exactement comme les voleurs du Mans, de Chinon et de Poitiers...

IX

Le taxi fantôme était arrêté, et les attentats se poursuivaient de plus belle !

Les assistants reprenaient leurs sens et ne savaient encore de quelle façon commenter cette nouvelle stupéfiante.

Marie-Louise, comme malgré elle, prit la parole :

— Que va-t-on faire des gens arrêtés à Cahors ?

Cette question surprit tout le monde. Personne d'autre qu'elle n'aurait pu songer à la poser. Mais pas un des assistants ne pouvait soupçonner la raison de cette demande intempestive.

— Ce qu'on va en faire, mademoiselle ? dit Jérôme. Vous ne pensez pas, sans doute, qu'on va les remettre en liberté ?

— Voyons ! dit la maîtresse de maison... D'ailleurs il y a toujours de terribles charges contre les gens du taxi. Sans parler des endroits où ils sont passés, que penser de ces individus qui n'ont sur eux aucun papier d'identité et qui se refusent à dire leurs noms ?

— C'est égal ! dit le directeur, les pauvres populations de province qui se réjouissaient ! Leur cauchemar leur semblait terminé et voilà qu'il recommence ! J'avais une tournée à faire partir là-bas ; je crois que je vais attendre un peu, car le théâtre ne sera pas fameux tant que durera cette sombre histoire.

Marie-Louise passa une nuit et une journée agitées. À plusieurs reprises, elle eut encore l'idée d'une folle équipée : prendre le train, partir toute seule pour Cahors... Elle agirait avec prudence. Elle ne courrait pas le risque de révéler, par une démarche indiscrète, la personnalité du jeune homme...

Elle ne se contentait pas de dire comme les autres : « La bande comprend beaucoup d'affiliés et les gens du taxi fantôme n'en forment qu'une partie. » Sans se donner des raisons bien définies, elle était sûre, désormais, que Jacques n'était pas coupable et les présomptions, même les plus fortes, n'existaient pas à ses yeux. Il n'avait pas voulu donner son nom, mais qu'est-ce que cela prouvait ?

Elle ne doutait absolument pas de l'innocence de Jacques. Ce n'était plus, comme la veille encore, un espoir inquiet et vacillant, mais une confiance imperturbable.

Cependant, il ne fallait pas se le dissimuler, en attendant que l'innocence du jeune homme pût être démontrée, la révélation de son nom causerait un tel scandale que l'élection de Pierre Lambelle serait bien compromise. On avait cette chance encore que cette élection était toute proche. On était au mardi qui précédait le jeudi où l'académie ferait son choix. Deux jours seulement à attendre... D'ici là, le nom de Jacques Lambelle ne serait pas encore livré à la publicité... Mais quelle serait cette élection ! Les « tuyaux » du jeune Palamel n'étaient pas rassurants...

Douze voix pour Pachol, onze pour Lambelle, avait dit le petit poète. Le suffrage de Champagne eût changé le résultat. Ce Champagne, ce grand écrivain si exquis, pour qui les Lambelle avaient une espèce de culte, était-ce donc lui qui allait faire pencher la balance du mauvais côté ?

« Si j'allais le voir ? » pensait-elle. Elle avait rencontré Champagne dans le monde, à diverses reprises. Une fois même, il lui avait parlé. Elle voyait sa tête grise inclinée, son regard fin, son sourire. Il lui avait fait, en accompagnant sa phrase d'un geste de main harmonieux, un compliment mythologique, qu'elle avait essayé de retenir, et répété ensuite à quelques amis cultivés, moins par orgueil, sans doute, que pour arriver peu à peu à en saisir toute la beauté.

« Si j'allais lui parler ? » se dit-elle encore. Une voix de devoir s'élevait en elle de plus en plus haute et impérative. Jacques était emprisonné : il ne pouvait s'occuper de l'élection de son père. C'était à Marie-Louise, dans toute la mesure de ses faibles moyens, à le remplacer.

Elle irait voir Champagne le jour même...

Elle trouva le grand écrivain dans son pied-à-terre de Paris, en train d'examiner un dessin de Prudhon qu'on venait de lui apporter et dont il détailla les beautés à quelques jeunes gens et plus spécialement à la nouvelle venue Marie-Louise. La jeune fille, les yeux ardents, la bouche entrouverte, avait un tel désir de le comprendre qu'elle n'arrivait pas à l'écouter.

Il la fit venir un peu à l'écart, près de la fenêtre. Elle expliqua la raison de sa visite, si troublée qu'elle n'entendait pas non plus ses propres paroles.

Elle raconta qu'elle voulait épouser Jacques Lambelle, qu'elle ne pourrait être sa femme que si Pierre Lambelle était élu à l'Académie. Il lui sembla qu'elle n'avait pas dit le quart de ce qu'il fallait, qu'elle avait sauté des mots et des explications indispensables.

Il lui répondit très doucement qu'il avait promis sa voix à Pachol et qu'il ne pouvait faire autrement que de tenir sa promesse. Elle l'approuva à l'excès, s'excusa beaucoup trop de sa visite, avec l'impression qu'elle ne s'excusait pas encore assez, puis inventa un rendez-vous invraisemblable pour s'en aller au plus vite loin de ce personnage surhumain.

Elle se trouva dans la rue, complètement désœuvrée, furieuse contre elle-même d'avoir si vite donné raison au maître et desservi si maladroitement la cause qu'elle venait plaider.

Son auto l'attendait. Elle y monta, en oubliant de donner une adresse au chauffeur. Celui-ci avait mis le moteur en marche. Au bout d'un certain temps, cette promenade sur place lui sembla anormale et il demanda à mademoiselle où il fallait la conduire.

— Où faut-il me conduire ? ...

Elle se souvint qu'il y avait un thé chez madame Alban. On y donnerait les dernières nouvelles de l'Académie.

Chez madame Alban, elle retrouva le jeune poète Palamel qui confirmait ses renseignements précédents. La situation n'était pas changée. Les onze voix de Lambelle tenaient ferme, mais les douze voix de Pachol formaient un groupe « ineffritable », surtout depuis que le marquis de Gravelot s'était rallié franchement à la candidature de l'ancien radical adouci.

— Il y aura cependant, dit Palamel, deux tours de scrutin, à cause des autres candidats à qui certains académiciens sont obligés de donner quelques voix de politesse. Le poète François Costo aura deux voix et le bibliothécaire Adalbert de Gondry, qui a travaillé à quelques ouvrages de ces messieurs de l'Académie, recevra aussi deux ou trois suffrages de gratitude.

Marie-Louise s'apprêtait à rentrer chez elle, quand madame Alban l'avertit qu'on la demandait au téléphone.

La jeune fille eut tout de suite l'impression que c'était pour quelque chose d'important, par un de ces pressentiments dont on dit qu'ils ne trompent jamais, et qui, en réalité, tombent quelquefois juste.

Elle s'approcha avec émotion de l'appareil.

— C'est mademoiselle ?

— Oui, Hermance, c'est moi...

— Il y a là un soldat qui voudrait parler à mademoiselle.

— C'est un de mes filleuls ?

— Non, mademoiselle, c'est un soldat qui n'est jamais venu. Il veut dire à mademoiselle quelque chose de très urgent.

— Bien, bien, Hermance... Dites-lui que j'arrive tout de suite...

Le soldat qui attendait Marie-Louise n'avait certainement dû être désigné comme tel qu'à cause de son uniforme, car il n'avait rien d'autre de militaire. C'était un petit noiraud maigrichon, de trente-cinq à quarante ans, pourvu d'une belle chevelure bouclée, qu'il avait réussi à sauver, pendant la longue campagne, des ciseaux les plus dévastateurs.

— Mademoiselle, dit-il, je suis sûr que vous vous intéressez particulièrement à l'histoire du taxi fantôme...

— Mais, monsieur, comment savez-vous ?

— Comment je sais que vous vous y intéressez ? Je vous le dirai tout à l'heure. Pour le moment, je viens vous apporter quelques renseignements d'une certaine importance, et, quand j'aurai fini de parler, la vérité ne sera pas loin.

Marie-Louise regardait le soldat avec une certaine stupéfaction. Il parlait très vite, et par moments s'arrêtait, comme essoufflé, fermant les yeux pour mettre un peu d'ordre dans ses idées et modérer son désir impatient de tout dire à la fois.

— Vous avez lu les journaux, mademoiselle... Vous les avez lus attentivement. Comme tout le monde, vous avez constaté que... à première vue..., des charges accablantes pèsent sur les voyageurs du taxi fantôme. On vole au Mans, on vole à Chinon, on vole à Poitiers. Partout, le taxi fantôme est signalé, soit dans ces villes mêmes, soit dans les environs... Mais n'êtes-vous pas frappée de ceci, que ce taxi fantôme, que l'on voit partout, on le voit beaucoup ? ... On le voit en pleine route... Comment se fait-il qu'il se cache si peu ?

— En effet, dit Marie-Louise, j'ai remarqué cela...

— Vous l'avez remarqué, vous, mademoiselle, parce que vous ne teniez pas absolument à considérer ces gens comme des coupables. Mais les autres personnes, et notamment les magistrats instructeurs, n'ont pas voulu prêter attention à cela...

— Ah ! c'est vrai, dit Marie-Louise, qui sentait naître en elle une grande sympathie pour cet ardent inconnu, dont la sincérité était vraiment éclatante.

— Donc, continua-t-il, en s'efforçant au calme et à la froideur méthodique, nous notons cette première remarque : le taxi fantôme ne se cache pas, et se montre à qui veut constater sa présence. Notez maintenant ceci : au Mans, la petite bonne de monsieur Dutilleul affirme que le vol a été commis avant minuit. Or, c'est à trois heures du matin que le jeune garçon laitier voit les passagers du taxi monter dans leur auto. Ils seraient donc restés trois heures dans la maison de monsieur Dutilleul ! Ce n'est pas très vraisemblable. Le bureau a été pillé par des gens hâtifs, pas du tout désireux de s'éterniser dans cet endroit...

— Alors, demanda Marie-Louise, anxieuse, qu'est-ce que vous supposez ?

— Je crée un instant cette hypothèse : les individus que l'on a vus sortir à trois heures ne sont pas les mêmes que ceux qui sont entrés à onze heures et demie...

— ... Mais ce n'est qu'une supposition, objecta Marie-Louise, non pas, certes, par besoin de contredire son interlocuteur, mais par crainte plutôt de le voir aller trop vite aux hypothèses favorables.

— Attendez un peu... Vous avez été frappée, n'est-ce pas ? de cet autre détail, qui a son importance... Le vol se commet partout de la même façon : on fracture des bureaux et des bibliothèques. On semble chercher des objets qui doivent se trouver parmi des papiers ou parmi des livres ? Autre remarque essentielle à noter : les personnes, chez qui les vols ont été commis...

— Sont toutes du même âge, dit Marie-Louise. À l'exception de monsieur Godefroi Gasquelle, le jeune professeur de Poitiers.

— Oui, mais celui-là est le fils d'un monsieur César Gasquelle, qui était l'ancien camarade de ce brave monsieur Dutilleul, du colonel Chardier, et j'ajouterai de monsieur Bargence, le banquier de Montpellier. Ce dernier détail m'est révélé par le *Journal de la Sarthe*. monsieur Dutilleul, en apprenant que monsieur Bargence avait été volé comme lui, s'est écrié : « Je le connais ! Je ne l'ai pas vu depuis près de quarante ans. Mais, au Quartier, nous avons fait nos études ensemble ! » Ainsi, monsieur Dutilleul, monsieur Chardier, monsieur Gasquelle le père et monsieur Bargence faisaient partie jadis d'un groupe d'amis du même âge. Ils avaient d'autres camarades encore et, parmi eux, j'en jurerais, un personnage de notre connaissance.

— ... De notre connaissance ?

— Monsieur Pachol, par exemple...

— Monsieur Pachol !

— Oui, mademoiselle. Mais j'ai encore pas mal de choses à vous dire et vous m'obligeriez beaucoup en me faisant donner à boire, car mon gosier, je ne vous le cache pas, commence à se faire un peu râpeux...

Marie-Louise, toute tremblante d'émotion, alla chercher elle-même dans l'office une bouteille de porto et un verre. Le soldat orateur avala une rasade, non sans une vive satisfaction, qui lui venait à la fois de sa soif étanchée et de l'effet produit par son récit.

— Supposez maintenant, continua-t-il, que monsieur Pachol, qui tient à être élu à l'Académie, ait voulu faire disparaître un document compromettant... que possédaient sur lui un certain nombre de ses camarades d'études. Il y en avait sans doute quelques-uns, de ces camarades, à qui il pouvait le demander gentiment. Il y en avait d'autres qu'il avait perdus de vue, ou qui étaient fâchés avec lui, qui pouvaient ne pas consentir à lui rendre l'objet en question, ou à qui il était gênant même de demander cette restitution. Supposez que monsieur Pachol ait lancé une expédition pour rentrer en possession de ses documents. Supposez maintenant que le lieutenant Lambelle, ayant eu vent de ces projets, se soit lancé dans son taxi fantôme sur la trace des gens de monsieur Pachol, mais qu'il soit arrivé en retard partout où ils avaient passé...

— Mais, dit Marie-Louise, vous êtes un homme extraordinaire !

— Non, mademoiselle. Il n'y a pas d'hommes extraordinaires. Si j'ai si bien deviné tout cela, c'est que je le savais parfaitement. Vous avez devant vous Galbin, Robert, téléphoniste du lieutenant Lambelle, et ancien secrétaire du docteur Nervat...

X

Robert Galbin se présentait en faisant le salut militaire. Pour arroser la présentation, il se versa un autre verre de porto.

— En 1881, mademoiselle, a été imprimée une brochure de format in-12 et qui portait sur sa couverture les mots suivants : *Réflexions intimes à l'égard de quelques institutions,* par A. Pachol, écrivain libre. Il y a, dans cette brochure de trente-deux pages, sans nom d'imprimeur, de quoi faire hurler les académiciens, vivants ou morts. On y dit de petites choses plutôt hardies sur le mariage... sur le capital... enfin sur ce qu'il y a de plus respectable dans la société... Ce petit ouvrage a été tiré dans son temps à une trentaine d'exemplaires. monsieur Pachol en a gardé à peu près la moitié. Il a distribué les autres à une quinzaine d'amis. Il a pu rentrer en possession de la plupart de ces brochures. Mais, pour les raisons que je vous disais tout à l'heure, il lui était difficile de les demander à certains de ses anciens camarades. Le docteur Nervat décida qu'il était plus expéditif de les leur reprendre.

Vous ne connaissez pas le Dr Nervat ? Ah ! c'est un numéro ! ... Je ne sais pas s'il est docteur. Il a vaguement étudié la médecine. En tout cas, s'il a jamais souffert de cette petite maladie qu'on appelle des scrupules, il a été assez bon médecin pour s'en guérir tout à fait.

Monsieur Nervat a demandé à monsieur Pachol la liste des quatre amis chez qui il fallait opérer. Cette liste, vous la connaissez. Elle comprenait messieurs Dutilleul, Chardier, Gasquelle fils et Bargence... Le docteur a dit simplement : « J'en fais mon affaire. » monsieur Pachol n'a pas demandé d'explications. Il n'en demande jamais dans ces cas-là, – quand les moyens à employer sont un peu rudes...

... Maintenant, comment, au cours d'une perme de trois jours que je tirais à Paris, comment ai-je pu avoir connaissance de ces projets et recevoir en communication cette petite liste ? Il faut vous dire qu'il y a chez monsieur Nervat deux petites dactylos, l'une qui est en bons termes avec le docteur, l'autre, la plus jolie, à qui je ne suis pas antipathique. Ces deux petites demoiselles sont très liées... Alors, vous voyez l'itinéraire qu'a suivi, pour venir entre mes mains, la liste de monsieur Nervat.

... Nous savions que le docteur avait à sa disposition une voiture très rapide pour faire le parcours Le Mans-Chinon-Poitiers, etc.

... Le lieutenant devait emprunter une bonne bagnole ; mais une panne malencontreuse l'en a privé au dernier moment, et il a dû s'adresser à un taxi. Or un taxi, même fantôme, ça peut difficilement gratter une six-cylindres de bonne marque. Le lieutenant, chaque fois, est arrivé trop tard à la soupe, comme un bon officier de carabiniers. Les trois premières plaquettes ont été soulevées sans douleur par Nervat et sa bande, ainsi, vous le pensez bien, que quelques choses inutiles, des livres, des papiers, car il s'agissait d'emporter pas mal de butin pour ne pas montrer exactement ce qu'on était venu chercher...

... Le docteur Nervat ‹ camouflait › ainsi ses intentions. D'autre part, il ne montrait pas sa voiture à tous les passants. Les gens du taxi avaient la conscience plus pure. Alors ils se dissimulaient moins. Nervat, lui, arrêtait son auto la nuit dans la campagne, et c'est à pied qu'il se rendait avec son monde aux maisons qu'il voulait visiter. Il a donc pris trois brochures, plus celle de Montpellier que le lieutenant ne pouvait lui disputer, vu qu'à ce moment le taxi fantôme, remisé par les soins de la gendarmerie de Cahors, n'était plus dans la course.

... Seulement, monsieur Pachol va peut-être avoir une surprise. Il n'a pas fait exactement le compte de ses brochures. J'ai une idée qu'il y a encore un exemplaire des *Réflexions intimes*, et j'ai un petit espoir, mademoiselle, de vous l'apporter demain matin...

— Mais comment ferez-vous ? demanda Marie-Louise.

— J'ai le bon filon. On va me mettre en rapport avec un homme qui doit avoir certainement le petit livre en sa possession...

— Et une fois que vous l'aurez ?

— Je demanderai au lieutenant ce qu'il faut en faire.

— Mais vous n'aurez jamais le temps ! C'est aujourd'hui mardi. L'élection est pour après-demain. Comment pourrez-vous aller jusqu'à Cahors ?

— J'ai tout lieu de croire, dit Galbin, que le lieutenant sera transféré à Paris et qu'il y arrivera demain.

— Comment êtes-vous si bien au courant ? Vous n'avez pourtant pas pu communiquer avec monsieur Lambelle ?

— J'y suis arrivé tout de même, dit Galbin. On peut dire ce qu'on voudra de monsieur Lebureau mais la correspondance postale se fait admirablement entre l'intérieur des prisons et le dehors. J'ai pu apprendre que le lieutenant sera à Paris demain. Demain matin j'aurai la brochure, et je trouverai bien un moyen de communiquer avec lui pour savoir ce que je dois en faire.

XI

Robert Galbin n'avait pas « cherré » quand il avait prétendu avoir le filon pour découvrir la brochure. Une femme du monde, qui fréquentait un bar de la rue de la Gaîté, à Montparnasse, le mit en rapports avec un vieux poète amateur. Celui-ci connaissait intimement un bibliophile extraordinaire, un homme de quatre-vingt-onze ans. Ce vénérable collectionneur n'achetait pas de livres pour les vendre, mais peut-être consentirait-il à se dessaisir de la plaquette en question. Il habitait dans une petite maison de Vaugirard, un appartement immense, qui paraissait trois fois plus grand que la maison. Dans cet appartement, il y avait un tel entassement de livres et de brochures, que le malheureux Galbin en resta désespéré. Même si la plaquette y était, il serait impossible, dans ce fouillis, de la découvrir.

Le bibliophile répondit d'abord à Galbin qu'il n'avait absolument rien à lui donner. Puis quand Galbin dit qu'il venait de la part du poète, il alla chercher immédiatement la brochure, qui se trouvait au milieu d'une pile de livres. Il eût mis la main aussi facilement sur n'importe lequel de ses innombrables volumes.

Mais le plus fort n'était pas fait. Il fallait l'amener à céder la plaquette qui lui avait coûté jadis quarante centimes sur les quais. Galbin, d'échelon en échelon, dut monter jusqu'à 200 francs. Et il n'obtint l'objet convoité que parce que ce même jour le bibliophile avait découvert pour dix louis un ouvrage dont il avait un désir frénétique. Car les idées de cet étrange vieillard sur « la valeur de l'argent » étaient pour les profanes, fort déconcertantes. Il était parfaitement capable de renoncer, par avarice, à un volume de huit sous et de payer huit mille francs, et sans la moindre hésitation, le livre précieux dont il avait envie.

... — J'ai la brochure, dit le lendemain matin Galbin à Marie-Louise.

— Et vous allez prévenir monsieur Lambelle ?

— C'est déjà fait, dit le téléphoniste.

— Vous avez pu le voir ? dit Marie-Louise tout émue...

— Non, mais je suis entré en communication avec lui. Il est soi-disant, au secret... J'ai quelques relations... Ça m'a permis de lui faire savoir que j'avais la brochure...

— Et qu'est-ce qu'il nous dit d'en faire ?

— Tenez-vous bien, mademoiselle ! Vous allez entendre quelque chose de pas ordinaire. J'ai attendu trois heures que sa réponse me revienne... Et pourtant je n'étais pas loin de lui... Soixante pas tout au plus... C'est que, tout de même, les moyens de correspondance avec les détenus, si perfectionné que ce soit, ça ne va pas très vite... Mais je crois que la grande cause du retard, ça venait surtout de ses réflexions et de ses hésitations... Et finalement voici ce que j'ai reçu comme réponse... (tenez-vous bien, que je vous ai dit !) « Va montrer le papier à qui tu sais – c'est vous, mademoiselle – et après... après... tu le jetteras au feu ! »

— Au feu ?

— Comme je vous le dis... Il faut que je vous le montre, et que je le jette après, dans la cheminée que voilà... Quel phénomène tout de même que mon lieutenant ! Quand je lui appris que le docteur cherchait les brochures pour les détruire, y a pas, y a pas, il a fallu qu'il se lance à sa poursuite pour tâcher de le devancer... C'est une espèce d'instinct de chasseur... Bon ! il rate son affaire... Moi, je m'en occupe, j'ai la veine inespérée de trouver le papier en question... Et mon lieutenant ne veut pas s'en servir.

— Et il ne vous en a pas dit la raison ?

— Je suppose que ça ne lui plait pas...

— Oui... Il s'est dit sans doute que le fils de Pierre Lambelle manquerait d'élégance en faisant parvenir cette brochure aux électeurs de son père...

— Hé bien, il n'était pas forcé de faire ça directement...

— Monsieur Galbin, je crois qu'il n'aime pas non plus les envois anonymes...

— En effet, mademoiselle, ça ne va pas avec son caractère. Il aime son père, mais il préfère le voir prendre la bûche que de gagner la course par un moyen pareil... Et il ne faut pas lui dire que c'est de bonne guerre. Il m'a souvent répété ceci, quand nous causions, là-bas, au front : je n'admets pas que ce soit les crapules qui, même s'il s'agit de lutter contre elles, me dictent leurs façons de combattre et leur loi.

— Mais, comment se justifiera-t-il vis-à-vis des juges ?

— Oh ! pour ça, il ne faut pas vous en faire ! Il n'a qu'à raconter à l'instruction, le moment venu, quel est le véritable coupable. Alors ça suffira pour qu'on laisse ça tranquille... Ce n'est pas le coup d'essai de monsieur Nervat, agissant pour son patron Pachol. Il en a fait quelques-uns, vous savez. S'il avait tiré toutes les années de grosse malle qu'il mérite, ça lui ferait plus que la perpétuité. Il n'y a pas d'exemple que la justice ait voulu mettre le nez dans leurs affaires. Mon lieutenant sera donc lâché quand il voudra et le docteur continuera à s'occuper de son client... Je sais bien que monsieur Pachol, une fois qu'il aura du cresson académique sur le revers de son sifflet, ne demandera pas mieux que de se séparer de monsieur Nervat. Mais ils sont attachés pour la vie, les deux frères... Ah ! à propos mademoiselle, est-ce qu'on a des nouvelles de l'élection ? C'est ce qui doit préoccuper monsieur Jacques...

— ... Les nouvelles ne sont pas bonnes : onze voix, contre douze à Pachol !

— Oui, oui, onze, c'est moins que douze : voilà ce qui est embêtant... Dites donc, mademoiselle, le lieutenant ne veut pas que je me serve de la brochure... Mais moi, qui suis moins petite bouche, si je lui désobéissais et que je m'en serve tout de même ? N'est-ce pas ? ça se ferait en dehors de lui... Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Il faut faire ce qu'a dit monsieur Lambelle, monsieur Lambelle n'est pas un Pachol.

— Et moi, je ne crois pas être un Nervat... Manque de culot, peut-être...

— Honnêteté, dit Marie-Louise...

— Honnêteté, dit Galbin avec énergie...

Et il jeta la brochure dans la cheminée...

XII

Le jeudi matin, Marie-Louise passa trois heures impossibles, de ces heures où les pendules semblent arrêtées. La grande aiguille est aussi « feignante » que la petite ! disait Galbin, qui était venu, dès neuf heures chez la jeune fille.

— Qu'est-ce que c'est que ce poilu ? avait demandé le fils Dacquin.

— Un nouveau filleul, dit Marie-Louise.

Marie-Louise évitait, d'ailleurs, de parler à son frère depuis quelques jours...

Après le déjeuner, elle se rendit chez madame Alban, où un Immortel affidé téléphonerait des nouvelles. Palamel y viendrait certainement.

En arrivant chez madame Alban, Marie-Louise trouva le comité électoral de Pierre Lambelle en pleine effervescence. De très jolies femmes déclaraient de bonne foi, mais avec une certaine faculté d'oubli, que c'était la plus grande émotion de leur vie. Marie-Louise ne disait rien, mais n'en pensait pas moins.

Il y avait là Jérôme Petit, le jeune informateur, qui essayait de ramener la conversation sur le taxi fantôme, à qui il devait une importance éphémère. Mais on n'y pensait déjà plus. L'intérêt était ailleurs, d'autant qu'aucun des assistants, à l'exception de mademoiselle Dacquin, n'établissait de relations entre ce fait-divers et l'élection académique.

Le téléphone tout à coup retentit et on eut beau décrocher le récepteur, le carillon ne cessait pas. madame Alban, affolée, secouait inutilement l'appareil. Un silence s'établit et une voix dit enfin :

— On vous parle de Maisons-Alfort...

— Bon ! dit madame Alban, c'est pour me donner des nouvelles de mon chien, qui y est en traitement... Ah ! j'y pense bien, maintenant !

Parole qui semblait cornélienne, quand on connaissait son affection profonde pour ce *skye-terrie*r de quatorze ans.

— C'était impossible, d'ailleurs, dit-elle, que ce fût déjà de là-bas. Ce n'est pas encore l'heure de l'élection. Il ne faut compter sur aucune nouvelle avant une bonne demi-heure...

Une demi-heure passa, puis une autre... Quelques siècles de soixante secondes s'écoulèrent, beaucoup plus vides, certes, d'événements que les siècles les plus insignifiants de l'ère chrétienne. Les sujets de conversation ne prenaient pas, ou s'éteignaient après une courte flamme...

Nouvelle sonnerie... Personne n'osait reprendre le récepteur...

Madame Alban se décida...

— Non ? ... Non ? ... Lambelle est élu ?

Et elle dit aux assistants, de la voix la plus calme du monde :

— Lambelle est élu...

— Le nombre de voix ? le nombre de voix ? vociféra l'assistance...

Dans son trouble, elle avait raccroché le récepteur...

— Ah ! c'est imbécile, dit-elle, j'ai raccroché le récepteur et je ne sais plus de quel numéro on me téléphonait...

Mais, au même instant, arrivait Palamel :

— Douze voix contre onze... Une voix s'est déplacée. On disait que c'était Gravelot...

... Une nouvelle sonnerie...

— Ah ! c'est vous ? ... On nous avait coupés. (À l'assistance.) C'est notre ami de tout à l'heure.

... Silence. Madame Alban écoute...

— Oui, je sais, dit-elle. Douze voix. On nous dit que c'est Gravelot qui s'est détaché et qui a voté pour Lambelle... Non ? Ce n'est pas lui ? ... Et on ne sait pas qui c'est ? ... (À l'assistance.) Il dit qu'on ne sait pas qui c'est, mais que ce n'est sûrement pas Gravelot...

... Si c'était l'écrivain que je suis allée voir... pensait Marie-Louise, qui n'avait jamais eu l'occasion de se griser, mais qui s'imaginait connaître à ce moment la sensation d'une ébriété complète...

XIII

Galbin n'avait pas osé monter chez madame Alban. Il avait accompagné Marie-Louise jusqu'à la porte et faisait les cent pas dans la rue. Plusieurs autos s'étaient arrêtées devant la maison, déposant des gens peut-être informés. Mais il n'avait osé interroger personne. Ce pantruchard, très dessalé, était parfois tout timide.

L'ingrate Marie-Louise, quand elle eut le résultat de l'élection, oublia de le prévenir. Mais les journaux du soir ne tardèrent pas à arriver.

Grosse émotion aujourd'hui, sous la coupole, et surtout aux alentours. On procédait à l'élection d'un académicien, en remplacement du regretté Claudis. Six candidats se trouvaient en présence, mais la lutte était étroitement circonscrite entre deux d'entre eux : monsieur Pierre Lambelle, l'historien bien connu, et monsieur Albert Pachol, qui, autant par son rôle d'homme d'État que par ses discours politiques, s'était acquis, lui aussi, des titres sérieux au choix de la docte Assemblée.

Sur les vingt-neuf académiciens officiellement reçus et qui ont le droit de vote, six immortels se trouvaient absents pour raison de santé. Le nombre des électeurs était donc de vingt-trois. Il fallait douze voix pour être élu. Le résultat définitif n'a été obtenu qu'au bout de deux tours de scrutin :

Monsieur Pierre Lambelle est élu.

Suivaient une biographie de l'historien Lambelle et l'exposé de ses mérites littéraires, tous détails dont son admirateur et partisan Galbin se fichait immodérément.

Quelques jours après, Jacques et Marie-Louise allaient rendre visite au maître Champagne. Fiancés depuis la veille, ils étaient joyeux, exaltés, magnifiques, peu intéressants.

Jacques avait été mis en liberté très facilement, comme l'avait prévu Galbin. Un miracle s'était produit, dû, non pas à l'intervention divine, mais à la collaboration bien réglée de diverses complaisances humaines. Une bâche de silence avait couvert, une fois de plus, les actes ténébreux du dénommé Nervat. Somme toute, dans aucun des lieux du crime il n'y avait eu effusion du sang, et les déprédations n'avaient pas été considérables.

— Oui, dit Champagne, oui, c'est moi qui ai décidé de l'élection. Je pourrais vous dire que c'est à cause de la visite de cette petite, mais ce n'est pas tout à fait cela...

« ... Pachol avait publié une brochure que j'avais vue autrefois. Je la lui ai demandée. Il ne se décidait pas à me l'envoyer. La veille de l'élection, j'ai reçu cette plaquette, sans couverture, par conséquent sans nom d'auteur... Oui, le nom de l'auteur n'était que sur la couverture et Pachol prétendait n'avoir pas d'autre exemplaire entre les mains. J'ai trouvé cela désobligeant. Outre que l'exemplaire n'était pas complet, je sentais qu'il y avait là un petit manque de confiance assez désagréable... On ne désirait laisser entre mes mains qu'une plaquette anonyme... Mais, qu'est-ce que vous voulez ? Les gens qui passent leur vie à être adroits sont forcément maladroits à de certains moments. Il n'y a que les jongleurs qui aient l'occasion de laisser tomber des boules...

« ... J'ai lu la brochure, qui est d'ailleurs la seule chose à peu près propre qu'ait écrite Pachol... C'est-à-dire que, certainement, ce n'est pas lui qui l'a écrite... Il n'était capable que de la signer, et encore d'une façon toute passagère. Il a donc eu raison de la renier, mais je crois que j'ai eu raison, moi, de voter pour Lambelle...

« ... Il y a, dans *le Bélisaire,* de Marmontel... »

Le maître, poursuivant ce propos, leur dit des choses vraiment admirables, qui, d'ailleurs, étant données la gratitude et la distraction extasiée de cet heureux auditoire, eussent été admirées, ce jour-là, en tout état de cause.

Le Taxi fantôme,
nouvelle de Tristan Bernard (1866-1947),
est un extrait du recueil éponyme
paru aux éditions Flammarion,
à Paris, en 1919.

ISBN : 978-2-89668-783-1
© Vertiges éditeur, 2019
– 0784 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org